
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



« Description des Caraïbes cannibales ou des Îles sauvages @ 1627 ». Un routier néerlandais des Petites Antilles collationné par Hessel Gerritsz

Martijn van den Bel

Number 171, May–August 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1032942ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1032942ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van den Bel, M. (2015). « Description des Caraïbes cannibales ou des Îles sauvages @ 1627 ». Un routier néerlandais des Petites Antilles collationné par Hessel Gerritsz. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (171), 1–53. <https://doi.org/10.7202/1032942ar>

« Description des Caraïbes cannibales ou des Îles sauvages @ 1627 »

Un routier néerlandais des Petites Antilles collationné par Hessel Gerritsz

Martijn VAN DEN BEL¹ 2

Le routier du cartographe néerlandais Hessel Gerritsz (1580/81-1632), rédigé en 1627-28, se trouve aux Archives nationales des Pays-Bas à La Haye³. Une deuxième version de ce manuscrit, rédigée en 1629 et acquise en mars 1902 par la Bibliothèque nationale du Brésil à Rio de Janeiro, a été traduite en français par le professeur néerlandais Eduard Johan Bondam (1868-1938) de La Haye et a été publiée en 1909 par Manoel Cicero Peregrino da Silva dans les *Annales* de la Bibliothèque nationale du Brésil⁴. Malgré la traduction de Bondam, ce second manuscrit, et

1 Martijn van den Bel est responsable des fouilles à l'Inrap de Cayenne.

2 Je voudrais remercier Thierry L'Etang pour ses informations sur la situation des Callinagos au XVI^e et début du XVII^e siècle ainsi que pour son article *Du nom indigène des îles de l'archipel des Antilles* (www.manioc.org), finalement publié comme « *Toponomie indigène des Antilles* », dans C. Celma (éd.), *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*. Conseil général de la Martinique et Musée Départemental d'Archéologie précolombienne et de Préhistoire, Fort-de-France, 2004, pp. 32-56, qui m'a incité à reprendre ce routier néerlandais. Benoît Bérard pour les indentifications de plusieurs baies aux Petites Antilles et ses connaissances maritimes en canot. Ensuite Gérard Collomb, Benoît Roux, Gérard Lafleur et Danielle Bégot pour leurs relectures des versions antérieures. En dernier lieu, l'auteur voudrait remercier les Archives nationales des Pays-Bas pour leur coopération et la permission de reproduire les dessins dans ce document précieux.

3 Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_X, dans la collection de P.A. Leupe (1808-1881), ancien major du Corps marines des Pays-Bas.

4 Biblioteca Nacional do Brasil, Rio de Janeiro, Ms 040324 (anciennement Ms 1312882), traduite en Français par E. J. Bondam, « *Journaux et nouvelles tirées de la bouche de marins hollandais et portugais de la navigation aux Antilles et sur les côtes du Brésil* » : manuscrit de Hessel Gerritsz traduit pour la Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro par E. J. Bondam », *Annaes da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro* 1907, Vol. 29, 1909, pp. 97-179. Ce manuscrit faisait partie de la collection du Baron van Bogaerde de Heeswijk et a été vendu par Frederik Muller en mai 1907 à Amsterdam. La Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro l'a acquis de

notamment la partie concernant les Petites Antilles, reste peu connu des historiens caribéanistes francophones et anglophones. Pour autant, il s'agit d'un document important qui utilise les mêmes sources que Johannes de Laet, marchand et membre influent de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales (*West-Indische Compagnie*, WIC), dans son ouvrage encyclopédique *Nieuwe Wereldt*, publié à Leyde par les frères Elzevier en 1625, et qui en reprendra également des éléments du routier de Gerritsz dans la deuxième édition de 1630⁵. Ces deux routiers ou « roteiros » de Hessel Gerritsz, et notamment les cartes présentes dans ces manuscrits ainsi que les cartes attribuées à Gerritsz, ont été présentés dans le tome IX, chapitre VIII de la *Monumenta Cartographica Neerlandica*, compilée par Günther Schilder (2013)⁶. Ce dernier volume représente la base de l'introduction ainsi que les travaux de Johannes Keunings (1946), Ben Teensma (2005), Kees Zandvliet (2008), Bea Brommer (2011a, b)⁷.

La traduction d'Eduard Bondam concerne tout le document « brésilien » de Rio qui comprend deux parties : la description des Petites Antilles et celle de la côte nord-est du Brésil. Le document X ou de « La Haye » comprend cinq parties, dont la description (1) des îles au large de l'Afrique de l'Ouest, (2) de la côte du Brésil, (3) des Petites Antilles, (4) de Porto Rico et d'Hispaniola et (5) des côtes du Venezuela, de Cuba, d'Haïti, du Mexique et du Honduras. Nous ne présentons ici que la traduction de la troisième partie du Document X qui correspond à la première partie du manuscrit de Rio, intitulée « *Beschrijvinge van de Canibales Caribes oft Wilde Eylanden @ 1627* » et qui compte 28 folios (ff. 85r–118v).

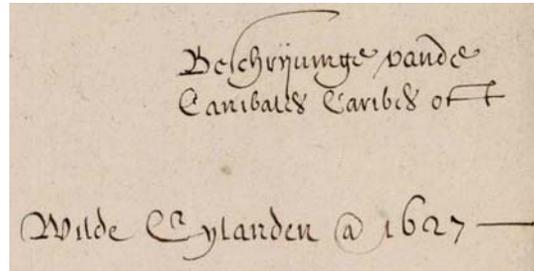
Nous avons également comparé les deux textes concernés et ainsi pu corriger certaines erreurs dans la transcription de Rio. Le document X est plus long et comprend également des descriptions des îles de Marguerite, Cubagua, Cumaná et (partiellement) Tobago qui ne sont pas présentes dans le manuscrit brésilien alors qu'elles constituent, avec les descriptions de Tobago, Guadeloupe et Saint Kitts (Saint Christophe), un apport important pour la connaissance du début de la colonisation européenne des Petites Antilles.

⁵ l'antiquaire Bernard Quaritch à Londres la même année, *Monumenta Cartographica Neerlandica*, Vol. IX (3 Vols.), G. Schilder (éd.). Brill, Leiden, 2013, p. 538.

⁶ J. de Laet, *Nieuwe Wereldt ofte Beschrijvinghe van West-Indien* [...]. Elzevier, Leiden, 1625 ; J. de Laet, *Beschrijvinghe van de West-Indien* [...]. Elzevier, Leiden, 1630.

⁷ *Monumenta Cartographica Neerlandica*, Vol. IX (3 Vols.), G. Schilder (éd.). Brill, Leiden, 2013.

⁸ J. Keunings, Hessel Gerritsz, *Imago Mundi* 6, 1946, pp. 48-66 ; B. Teensma, De handgeschreven Braziliaanse Roteiros van Hessel Gerritsz en Johannes de Laet, M. Wiesenbron & C. Antunes (éds), *Brazilië in de Nederlandse archieven 1624-1654 : De West-Indische Compagnie : overgekomen brieven en papieren uit Brazilië en Curaçao*, In : Mauritania Series 2N, CNWS Publications 140. Leiden University Press, Leiden, 2005 ; K. Zandvliet, Hessel Gerritsz (1580/81-1632). Coördinator van een wereldomspanned geografisch kenniscentrum, *Bulletin van het Rijksmuseum* 56, 2008, pp. 228-239 ; B. Brommer, Het Caraïbisch gebied en de Wilde Kust : kaarten, plattegronden en topografische tekeningen, *Grote Atlas van de West-Indische Compagnie, Deel 1 : De Oude WIC (1621-1674)*, B. Brommer & H. den Heijer (éds.) met bijdragen van J. Jacobs, A. Bick, M. van Wallenburg. Atlas Maior, Voorburg, 2011a, pp. 76-153 ; B. Brommer, De cartografie van de Oude WIC, *Grote Atlas van de West-Indische Compagnie, Deel 1 : De Oude WIC (1621-1674)*, B. Brommer & H. den Heijer (éds.) met bijdragen van J. Jacobs, A. Bick, M. van Wallenburg. Atlas Maior, Voorburg, 2011b, pp. 409-415 ; G. Schilder, Hessel Gerritsz (1580/81-1632). Pas-Caert-schryver ende Boeck-verkoper in de Pas-Caert, *Monumenta Cartographica Neerlandica*, Vol. IX (3 Vols.), G. Schilder (éd.). Brill, Leiden, 2013, pp. 9-29.



a. Folio d'ouverture de la troisième partie du routier de H. Gerritsz de « La Haye »
(Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_X_f. 85r)

Hessel Gerritsz et la WIC

En 1621, après la Trêve de Douze Ans avec l'Espagne, les Pays-Bas fondèrent la WIC dont le but principal est de commercer dans la zone Atlantique, mais aussi de contrer la présence espagnole dans cette région par l'envoi régulier de corsaires sous pavillon des différentes chambres de commerce des Provinces-Unies. Ces flottes écumaient la mer des Caraïbes et, vers 1630, les Petites Antilles avaient été soustraites à la domination espagnole. En effet, depuis la fin du XVI^e siècle, plusieurs villes espagnoles situées dans les Grandes Antilles et dans la *Nueva Granada* (Colombie ou Venezuela) furent saccagées et incendiées par les corsaires anglais, français et hollandais. Finalement, les Européens s'installèrent durablement dans les Petites Antilles à partir du milieu des années 1620, dans un premier temps à Saint Kitts, Nevis, Montserrat, Saint Eustache, Tobago et Barbade puis en Guadeloupe, Martinique et à Curaçao⁸.

Jusqu'à la fondation de la WIC, le commerce des Provinces-Unies était plutôt tourné vers les Indes orientales sous l'impulsion de la *Vere-nigde Oost-Indische Compagnie* (VOC), fondée en 1602. Afin de mieux gérer ce commerce, les pilotes des navires de cette compagnie devaient remettre leurs journaux et autres données nautiques et géographiques à la VOC d'Amsterdam, qui envoyait également des navires explorer les côtes afin d'effectuer des levés bathymétriques et de noter les passages, les toponymes et les lieux de ravitaillement. En 1617, Hessel Gerritsz, qui était alors plus connu que Willem Jansz Blaeu aux Pays-Bas, fut nommé cartographe principal de la VOC⁹. Gerritsz produisait, à l'aide des données fournies par les pilotes, mais aussi à partir de cartes et de journaux obtenus lors de prises de navires étrangers et en se basant sur les routiers existants, des cartes marines destinées aux (futurs) investisseurs de la compagnie. Il est évident que ces renseignements étaient

8 E. Sluiter, Dutch-Spanish Rivalry in the Caribbean Area, 1594-1609, *The Hispanic American Historical Review* 28 (2), 1948, pp. 165-196 ; K.R. Andrews, *Elizabethan Privateering : English Privateering During the Spanish War, 1585-1603*. Cambridge University Press, Cambridge, 1964 ; J. Lorimer, *English and Irish Settlement on the River Amazon 1550-1646*, In : Works issued by The Hakluyt Society, Second Series 171. Hakluyt Society, Londres, 1989 ; H. den Heijer, *De geschiedenis van de WIC*. Walburg Pers, Zutphen, 2002.

9 Keunings, *Hessel Gerritsz*, 1946, p. 56.

protégés par les *Staten Generaal* ou par l'État néerlandais et soumis au plus grand secret¹⁰.

Après la fondation de la WIC, Gerritsz travailla sur les Amériques et fournit dix cartes du livre *Nieuwe Wereldt* de Johannes de Laet. Les sources de ces cartes et de ces descriptions, notamment celles des Antilles, sont données par de Laet dans sa préface : il s'agit notamment de sources espagnoles, telles que la *Descripción de las Indias Occidentales* d'Antonio de Herrera y Tordesillas (1601)¹¹ et de la *Historia general de las Indias* de Gonzalo de Fernandez Oviedo y Valdez (1535), ou de sources anglaises comme les « Principall Navigations » de Richard Hakluyt (1600) et les « Pilgrims » de Samuel Purchas (1625) mais aussi de l'ouvrage nommé *Toortse der Zee-vaart* de Dierick Ruyters, qui avait visité les Petites Antilles au début de l'année 1623¹².

On note également, comme l'évoque Gerritsz dans le routier de La Haye (« J. Wilkes », f. 92r), le passage dans les Caraïbes de l'Amiral Jacob Willekes, qui, après la prise de la « Bahia de Salvador » au Brésil en 1624, retourna aux Pays-Bas en naviguant par les Guyanes et les Petites Antilles¹³ et la même année le « commandeur » Pieter Schouten avec le navire *De Hoope* effectua un voyage dans les Caraïbes¹⁴. On peut également ajouter le journal de Jesse de Forest/Jean Mousnier de la Montagne, qui fit escale à Saint Vincent lors de son retour aux Pays-Bas après l'échec de la colonisation de l'Oyapock dans les Guyanes orientales¹⁵. Notons que la carte des Petites Antilles de Mousnier

10 Voir aussi H. den Heijer & B. Teensma, *Nederlands Brazilië in kaart : Nederlanders in het Atlantisch gebied 1600-1650*. Walburg Pers, Zutphen, 2011, pp. 61-62.

11 Notamment le chapitre 7 intitulé *De las islas de Iamayca, San Juan, los Lucayos, y los Canibales* dans la *Description de las Indias Occidentales* de Herrera, 1601, pp. 11-15, qui semble proche de la description contenue dans le premier livre, Chapitre 20, intitulé *Van de Eylanden die men noemt Canibales* dans *Nieuwe Wereldt* de J. de Laet 1625, pp. 28-31. Voir aussi J. López de Velasco, *Geografía y Descripción universal de las Indias, recopilada por le Cosmógrafo-cronista Juan López de Velasco desde el año de 1571 al de 1574, publicada por primera vez en el Boletín de la sociedad geográfica de Madrid, con adiciones é ilustraciones Don Justo Zaragoza*, Establecimiento tiopráfico de Fortanet, Madrid, 1894, pp. 124-138 ou A. Thévet, manuscrite Thévet 1587/1588, BNF, *Second voyage d'André Thévet dans les Terres australes et occidentales*, MS 15454, ff. 137v-142r « La déclaration des certaines Isles de la Dominique ».

12 R. Hakluyt, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation [...] The Third and Last volume of the Voyages, Navigations, Traffiques, and Discoveries of the English Nation [...]*, Collected by Richard Hakluyt, 4 Vols. George Bishop & Ralfe Newberrie, Londres, 1600 ; S. Purchas, *Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrimes, contayning a History of the World in Sea Voyages and Lande Travells, by Englishmen and others [...] Some left written by Mr. Hakluyt at his death, more since added, his also perused, & perfected. All examined, abreviated, illustrates w[i]th notes, enlarged w[i]th discourses, adorned w[i]th pictures, and expressed in mapps. In fower parts, each containing five bookes, and are to be sold at his shop in Pauls Church-yard at the signe of the Rose*, W. Stansby for H. Fetherstone, Londres, 1625 ; D. Ruyters, *Toortse der Zee-vaart [...]*, S.P.L'Honoré Naber (éd.), In : *Werken van den Linschoten Vereniging VI*. Martinus Nijhoff, Den Haag, 1913, pp. 41-43. Dans la Bibliothèque publique de New York se trouve un manuscrit de Jan de Laet (sans date) de 231 pages qu'est vraisemblablement le texte de *Nieuwe Wereldt* (Teensma, *De handgeschreven Braziliaanse Roteiros*, 2005, p. 55).

13 J. de Laet, *Historie ofte iaerlijk verhael van de verrichtinghen der geotroyeerde West-Indische Compagnie, zedert haer begin, tot het eynde van 't jaer sesthien-hondert ses-en-dertich ; begrepen in dertien boecken, ende met verscheyden koperen platen verciert*, 13 Vols, Bonaventuer & Abraham Elsevier, Leiden, 1644, S.P.L'Honoré Naber & J.C.M. Warnsinck (éds), In : *Werken van de Linschoten Vereniging 37*, 4 Vols Martinus Nijhoff, Den Haag, 1931-1937 ; voir Vol. 1, 1931, pp. 30-31.

14 Ibid., pp. 35-50.

15 R. de Forest, *A Walloon Family in America. Lockwood de Forest and his Forbears 1500-1848, Together with a Voyage to Guiana being the Journal of Jesse de Forest and his Colonists 1623-1625*, 2 Vols. Houghton Mifflin Company, Boston & New York, 1914. Il est intéressant de noter que le Capitaine Charles

ressemble à celle du manuscrit de la Haye de Gerritsz (ff. 86v-87r) et qu'il utilise également les données nautiques de Gelein van Stapels (f. 92v)¹⁶. Il faut également évoquer le passage du Général Boudewijn Hendricksz dans les Antilles en 1625 et 1626 après son séjour au Brésil, bien que son retour ait été postérieur à la publication du livre de Johannes de Laet.

Le manuscrit de Rio est signé avec la formule suivante : « Collationné par H[G ou C] en l'année 1629, le 20 juillet, sur le navire *Sutphen* dans les Indes occidentales, près de Tortugo par 40 brasses d'eau » (Rio, f. 37v). Suite à la traduction de Bondam et l'interprétation de Keunings, Gerritsz décida alors d'embarquer à bord du *Sutphen* en août 1628 pour un voyage au Brésil et aux Antilles avec la flotte de l'Amiral Adriaen Jansz Pater¹⁷. Cependant, il est fort probable que c'était le capitaine du navire *Sutphen*, Heyn Claesz [HC] comme l'indique Johannes de Laet¹⁸, avait fait le voyage et non Gerritsz, selon l'historienne Bea Brommer¹⁹. Néanmoins, la flotte de Pater, après un séjour au Cap vert, partit pour le Brésil où elle arriva fin janvier 1629. Elle quitta rapidement les lieux pour les Antilles et atteint le premier avril les Grenadines où elle fit de l'eau. Elle poursuivit son voyage vers Isla la Vaca en passant par les Petites Antilles et Puerto Rico. Ensuite elle fit route pour les îles Caïmans, le Cabo Corrientes et La Havane, pour finalement mouiller devant Las Tortugas où le journal est signé. Le journal de bord n'a pas été retrouvé, mais le voyage est connu par ces deux routiers de Gerritsz.

Selon Johannes Keunings, la partie consacrée aux Caraïbes est tirée principalement « du journal de Renke Pietersz d'Ameland, pilote de Jochem Gijsen, capitaine sur le yacht *De Cat* ou *De Kater*, envoyé le 13 janvier 1627 avec les navires *De Otter* et *De Bruijnvisch* » aux Antilles²⁰.

Fleury est « offert passage » par Hendrick Jacobsz Lucifer en début janvier 1620 selon l'Anonyme de Carpentras, *Un fibustier français dans la mer des Antilles (1618-1620), Relation d'un voyage infortuné fait aux Indes occidentales par le capitaine Fleury avec la description de quelques îles qu'on y rencontre, recueillie par l'un de ceux de la compagnie qui fit le voyage*, présenté par Jean-Pierre Moreau. Payot, Paris, 2002, p. 246. Il s'agit probablement du même personnage qui sauve cinq ans plus tard Jean Mousnier de la Montagne de l'Oyapock, accompagné par Gelein van Stapels (J. de Forest, *A Walloon Family*, Vol. 2, 1914, p. 258 ; MS Sloane 179b, f. 10r, British Library, Londres, c. 1625). D'ailleurs, une nouvelle transcription du journal de Jesse de Forest/Jean Mousnier est présentée par G. Collomb & M. van den Bel, *Entre deux mondes : Amérindiens & Européens sur les côtes des Guyanes, avant la Colonie (1560-1627)*, In : La Librairie des Cultures 6. Éditions CTHS, Paris, 2014, pp. 255-264. Le naufrage de Fleury est probablement aussi remarqué par le capitaine anglais Anthony Chester en 1620 : « The Margaret and John, Captain Anthony Chester, with eight iron pieces and a falcon, and eighty passengers, for Virginia, anchored, March 15th, at Guadeloupe. Six Frenchmen, shipwrecked sixteen months before upon the island, were taken on board from them Captain Chester heard, that two Spanish men of war were off », T. Southey, *Chronological History of the West Indies*. Longman, Rees, Orme, Brown & Green, Londres, 1827, Vol. 1, p. 251.

16 Il est fort probable que le journal de Jesse de Forest/Jean Mousnier de la Montagne (British Library, Londres, MS Sloane 179b) soit une copie du journal du capitaine zélandais Gelein van Stapels comme le propose M. van Wallenburg, A. Bright, L. Hulsman et M. van den Bel, *The Voyage of Gelein van Stapels to the Amazon River, the Guianas and the Caribbean, 1629-1630*. The Journal of the Hakluyt Society, 2015, p. 9, note 41.

17 Bondam, *Journaux et nouvelles*, 1909, p. 179 ; Keunings, *Hessel Gerritsz*, 1946, p. 63.

18 De Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 83. Elle présente encore d'autres arguments qui témoignent d'une présence physique de Gerritsz à Amsterdam au mois juillet 1629. Cependant, après une dernière consultation de Rio (comm. pers. par Jorge Paixão), les initiales écrites derrière la mention de « collationné par » sont bien H.G. et non H. C. Il semble effectivement que le roteiro a été compilé par Gerritsz et non par Heyn Claesz. Néanmoins, le contenu du journal peut bien être de la main de Claesz.

19 Brommer, *De cartografie van de Oude WIC*, 2011b, p. 409.

20 Keunings, *Hessel Gerritsz*, 1946, p. 63.

Après avoir été séparés des autres lors de la traversée atlantique, ces navires se retrouvèrent le 20 février devant l'île de Tobago où ils jetèrent l'ancre sur la côte occidentale. Ils remontèrent ensuite l'archipel caraïbe jusqu'à l'Anguilla, puis retournèrent vers Saint Vincent, Grenade et Isla Blanca, au large de la presque-île de Cumaná, Venezuela.

Si l'on considère que ce voyage représente la base du manuscrit de Rio, comme le suggère Keunings²¹, Gerritsz rajouta ensuite des remarques au routier brésilien car les dates les plus récentes (1629) se trouvent dans Rio (f. 8r, 11v). Keunings suppose que le manuscrit X conservé à La Haye est une copie de celui de Rio²². Il est difficile d'établir une chronologie absolue pour ces documents car ils ont probablement été retravaillés dans un laps de temps très proche, mais quand on ignore le voyage de Gerritsz, comme le suggère Brommer, Rio est une copie de X. En effet, le manuscrit de Rio est clairement un document mis au propre (texte et dessins) et contient les dates les plus récentes, au contraire de celui de La Haye. Il est fort possible que Gerritsz ait amélioré son premier routier X avec des données issues du voyage de Gelein van Stapels en 1628 ; par exemple, on peut signaler l'ajout d'un petit dessin du fort zélandais « Nieuw Vlissingen » à Tobago²³. Le document X présente également plusieurs passages rayés, comme celui de « San Bartolomeo » (f. 114r), puis corrigés en marge plus haut (f. 107v). Ensuite, le document X porte aussi des ajouts ou « réédites » de plusieurs îles comme Tobago, la Guadeloupe et Saint Kitts. Bref, le manuscrit de Rio représente une version plus courte où manquent (volontairement ?) quelques passages et le document X semble une version améliorée de son premier essai en novembre 1627. Sans aucun doute, toutes les données ajoutées apparaissent clairement sur les cartes des Antilles *De Eylanden ende Vastelanden van Westindien op de Noordzee* de c.1630 et *Pascaert van de Caribes* de 1631 lesquelles représentent une amélioration par rapport à la carte des Antilles publiée dans *Nieuwe Wereldt* (Figure d).²⁴

Finalement, ces travaux écrits et cartographiques pour le compte de la WIC ont permis de compiler son encyclopédie des Caraïbes, mais ce document demeure inachevé (suite à sa mort en 1632 ?) et se trouve

21 Ibid., p. 64.

22 Ibidem.

23 *Monumenta Cartographica Neerlandica*, 2013, p. 535 ; de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 46.

24 *De Eylanden ende Vastelanden van Westindien op de Noordzee, curiooslijck betrocken met Octroy van de Hoogh Moghende Heeren de Staten Generael der vereenighde Nederlanden : ende den E. E. Heeren Bewindhebben der Geotroyeerde west Indische Compagnie ghedienstigh opghedragen door Hessel Gerrits*. Tot Amsterdam bij Hessel Gerrits op den hoeck vande Doelestraat, c.1630 (NL_HaNA_4.VEL_539) ; *Pascaert van de Caribes eylanden curiooslijck betrocken, met Octroy van de Hofge] Mo]gende] Heeren de Staten Generaal der vereenighde Nederlanden en de Den E. E. Heeren Bewinthebben der Gheotroyeerde West Indische Compagnie gediensstigh opgedraghen door Hessel Gerrits A° 1631* (BNF_CPL GE C-9070). La ressemblance apparaît notamment sur la côte sous-le-vent de la Dominique et de Saint-Vincent, où sont indiquées des rivières. Sur l'île de Tobago figure également le fort de *Nieuw Vlissingen* et sur l'île de « S. Christofal » figure aussi les rades et les forts anglais et français ainsi que les deux salines et la soufrière. Les Îles Vierges sont indiquées par les lettres a-f : a. « 't gat van F. Draeck » (le passage de F. Drake), b. « Vogeleylandt » (l'île des oiseaux), c. « Roodcliffish eylandt » (l'île aux falaises rouges), d. « Wester virgim » (la vierge occidentale), e. « I. Verde » (isla verde), f. « bescheten eylandt » (isla cagada). En bas de la carte, un commentaire est extrait des manuscrits : « De Streckingen van de Landen sijn hier gheleyt nae het rechte Noord ende Suyd. De Compasnaeldt Noordoostert hier 3 of 4 graden : sulx dat de gemeene Hollandsche Compassen 3 graden Noordwestern » (NL_HaNA_4.VEL_X.f. 92r).

aujourd'hui dans la *Koninklijke Bibliotheek* (Bibliothèque royale) de la Haye (131-B-12)²⁵. En 1630, Johannes de Laet publia une version améliorée du *Nouveau Monde* chez les frères Elzevier à Leyde, dans laquelle il intégra (dans les chapitres 20 et 21 du premier livre) les données des deux routiers faits par Gerritsz²⁶.

NOTES SUR LA TRADUCTION

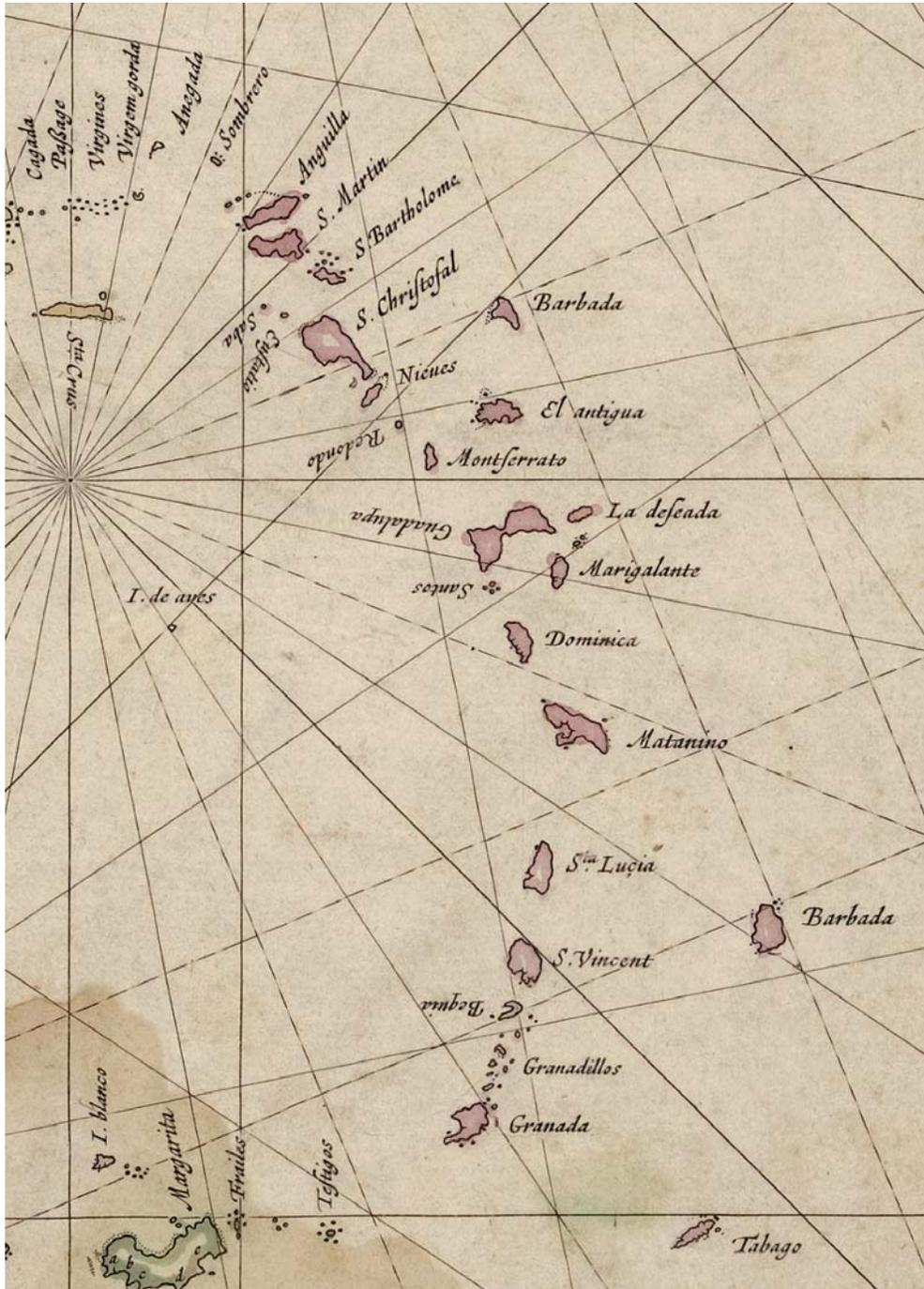
Concernant le document inédit présenté ci-après, une fois la transcription du texte néerlandais réalisée, il a été traduit en français. J'ai choisi de rester aussi près que possible du manuscrit. Cependant, il a parfois été nécessaire de réécrire des passages pour mieux en faire comprendre le contenu. Pour cela, je me suis basé sur mon propre compréhension du texte et sur la consultation de la traduction de Bondam. Les ajouts sont notés [entre crochets]. Les distances en milles nautiques germaniques et léguas espagnoles (ou une lieue française, soit c. 5,5 km) ont été maintenues ainsi que les noms propres qui sont harmonisés dans le texte, en ajoutant parfois la forme moderne entre crochets. La numérotation des folios est également insérée entre crochets ainsi que les ajouts en marge du texte. Un appareil de notes renseigne les mots peu courants, les passages différents de la traduction de Bondam ainsi que sur les personnages et les toponymes. L'important travail de Johannes de Laet *Historie ofte iaerlijck verhael* (1644) qui représente une compilation chronologique des activités de la WIC dans les Caraïbes entre 1624 et 1636 a servi régulièrement de référence au cours de ce travail.

Enfin, il me paraît important de signaler l'existence d'autres routiers et journaux de bord de cette époque relatifs aux Petites Antilles, comme celui de Gelein van Stapels (c. 1630), de Daniel Ellffryth (1631) et d'Ambrosio Richshoffer (1632)²⁷. Le premier a été traduit du Néerlandais en Anglais et annoté par M. van Wallenburg, A. Bright, L. Hulsman et M. van den Bel. Il est consultable sur le site du Journal de la Hakluyt Society (2015).

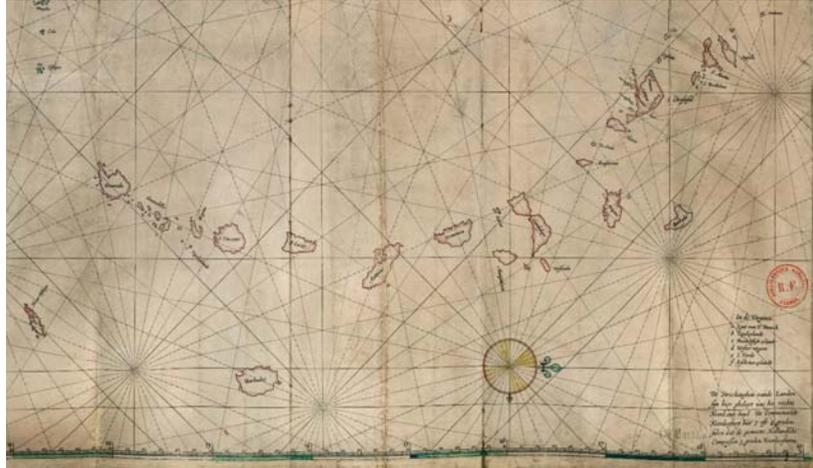
25 Ce livre anonyme et non daté est intitulé : *Beschrijvinghe van de Landen In de groote Caert afgebeelt Te weten Noorder Indien als Cuba, Spangnola, Caribes, Venezuela, ende Florida. Honduras, Nicaragua en Costa Rica. Nova Espagna, Mexico, Jucatan, Veragua, Tierra Firma, Cartagena, S^{ta} Marta, Nueva Galicia en Guaiana*. En effet, folio 12r porte le même titre que document X : *Beschrijvinghe van de Canibales, Caribes ofte Wilde Eylanden genoemt [...]*. Voir aussi Teensma, *De handgeschreven Braziliaanse Roteiros*, 2005, p. 55. Les folios suivants (ff. 12r–30v) de ce document portent les mêmes descriptions des Petites Antilles qui sont présentes dans les deux manuscrits évoqués, avec cependant plus de données tirées du document X. On note que celle de Tobago parle du fort zélandais *Nieuw Vlissingen* au passé, ce qui laisse penser que le fort a été détruit par les Espagnols en 1636, A. Boomert, O. R. Ortiz-Troncoso, H. H. van Regteren Altena, *Archaeological-historical survey of Tobago, West Indies*, *Journal de la Société des Américanistes* 73 (1), 1987, p. 251 ou vers 1630 suite aux attaques amérindiennes : A. Boomert, *Amerindian-European Encounters on and around Tobago (1498-ca. 1810)*, *Antropológica* 97-98, 2002, p. 108, note 38. Voir aussi le dessin par Diego Lopéz de Escobar de l'attaque espagnole sur le fort Nieuw Vlissingen de 1636, A. Boomert, *The earliest Dutch fortifications of Tobago*, *Archaeology and Anthropology, Journal of the Walter Roth Museum of Anthropology* 16 (1), 2009, p. 38, Fig. 5.

26 De Laet, *Beschrijvinge*, 1630, pp. 37-40.

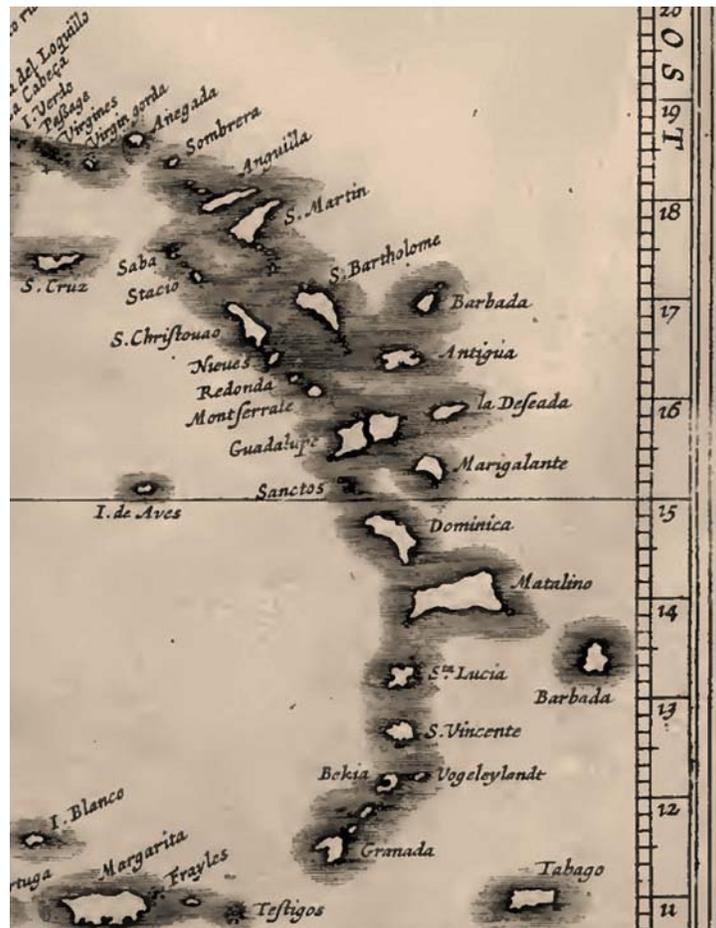
27 S. Pargellis, R. Lapham Butler, Daniell Ellffryth's Guide to the Caribbean, 1631, *The William and Mary Quarterly*, Third Series 1(3), 1944 ; A. Richshoffer, *Brassilianisch- und westindianische Reise Beschreibung*, Jossias Städeln, 1677. Voir aussi *Reise nach Brasilien*, In : *Reisenbeschreibungen von Deutschenbeamten und Kriegsleuten im Dienst des Niederländischen West- und Ost Indischen Kompagnien 1602-1797*, Vol. 1. Martinus Nijhoff, Den Haag, 1930.



b. – Détail de la carte des Petites Antilles par H. Gerritsz, c. 1630
(De Eylanden ende Vastelanden van Westindien op de Noordzee,
Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_539)



c. Détail de la carte des Petites Antilles par H. Gerritsz, 1631 (*Pascaert van de Caribes Eylanden*, Bibliothèque nationale de France, Paris, CPL_GE_C-9070)



d. Détail de la carte des Petites Antilles par H. Gerritsz, 1625 (dans J. de Laet, *Nieuwe Wereldt*, 1625, avant page 1)

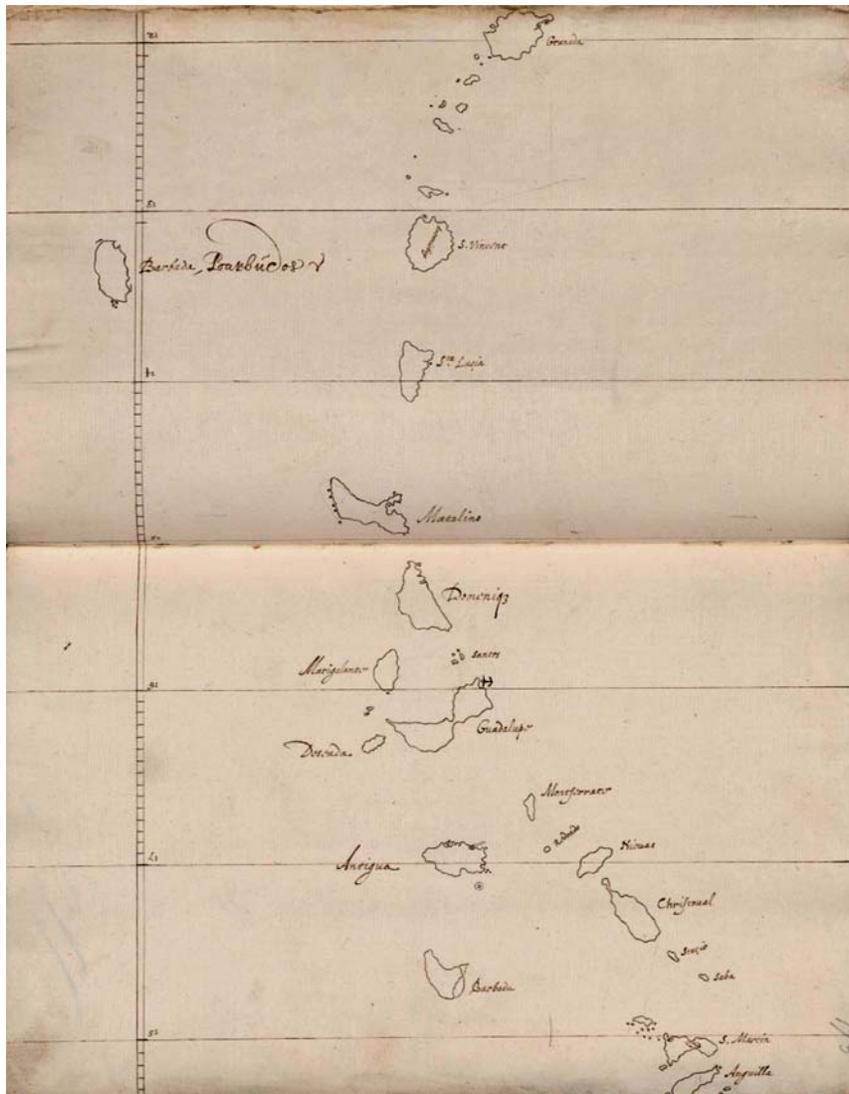
TRADUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE DE DOCUMENT X,
ff 85r-118v

[85r] Description des Caraïbes cannibales ou les Îles Sauvages @
[anno] 1627

[85v] blanco

[86r] blanco

[86v-87r] Granada, Barbada, Barbudos, S. Vincent (Antonisbay),
S^{ta} Lucia, Matalino, Domeniq³, Santo, Marigalante, Guadalupe, Deseada,
Montserrat, Redondo, Antigua, Nievas, Christoval, Staçio, Saba, Bar-
bada, S. Martin, Anguilla [Carte des Petites Antilles]

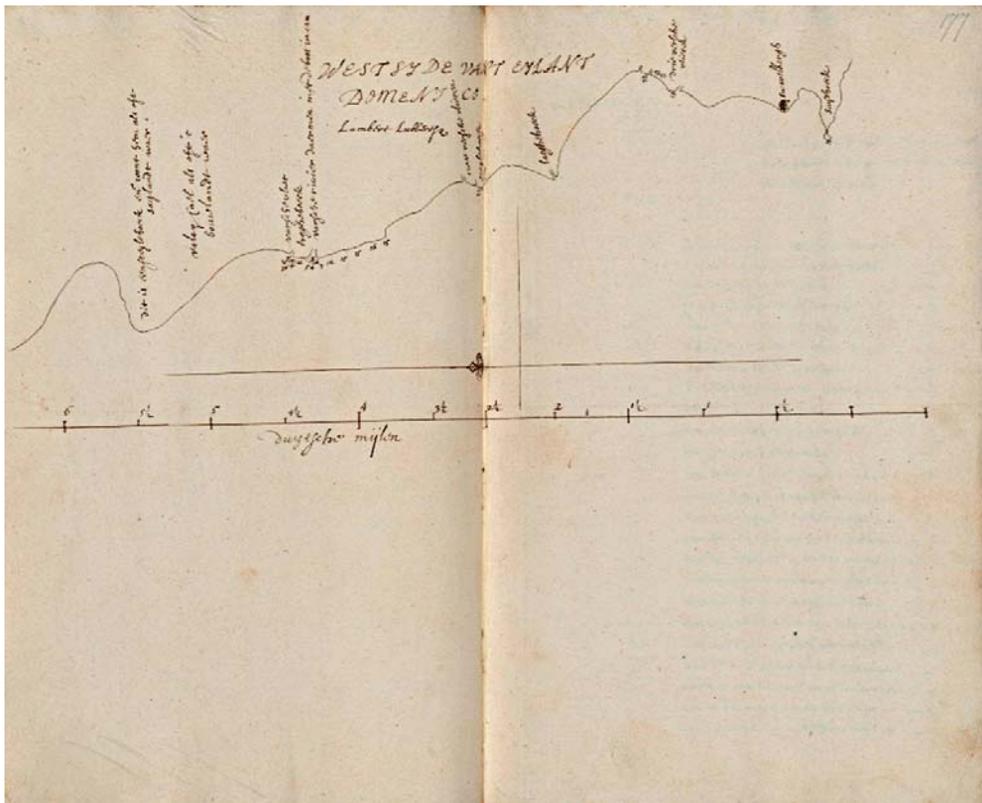


[87v] blanco

[88r] blanco

[88v-89r] **Carte de la côte occidentale de l'île de Domenico selon Lambert Lubbertsz**²⁸

Ceci est une pointe escarpée et se le montre comme il s'agissait d'un terrain en culture. Vallée dénudée comme il s'agissait d'un terrain à cultiver. Rivière d'eau douce ; pointe haute ; rivière d'eau douce dans laquelle on peut entrer avec la chaloupe. Deux rivières d'eau douce ; pointe escarpée. Pointe basse. Trois rivières d'eau douce. Mont de soufre. La pointe méridionale.



[89v] blanco

[90r]
Depuis l'espagnol

28 Le texte lit l'eszett [ß] ou la « s pointu » de l'allemand à la fin de la plupart des noms en désignant le patronyme [fils de]. Dans cette traduction, l'eszett a été remplacé par sz.

DISTANCE OU ÉCART ENTRE LES LIEUX AINSI QUE LES ÎLES,
LA TERRE FERME ET LA NOUVELLE ESPAGNE

De Salmadina ²⁹ à la Grande Canaries	L[éguas]	200
de la Grande Canaries à la Deseada		850
de la Deseada à Monsarate		20
de Monsarate à S ^{ta} Crus		18
de S ^{ta} Crus à Cabo roxo [Porto Rico]		45
de Cabo Roxo à Saona		25
de Saona à S ^t Domingo		25
de San Domingo à Ocoa		18
d'Ocoa à la Beata		20
de la Beata à Ilha Vaque		43
de Ilha Vaque à Nabara [Île de la Navasse]		33
de Nabaza à S ^t Jago de Cuba		32
de S ^t Jago de Cuba à Cabo de Crus		34
de Cabo de Crus au Caijman		40
du premier Cayman à celui du milieu		6
du celui du milieu au Grand Cayman		12
du Grand Cayman à Ilho de Pinos		48
de Cabo de Crus à Ilho do Pinos		76
d'Ilho des Pinos à Cabo de Corientos		19
de Cabo de Corientos à Cabo de S ^t Anton		20
de Cabo de S ^t Anton aux Negrillos [Yucatán]		106
des Negrillos jusqu'au nord et sud avec le Barmexa		25
du Barmexa jusqu'à Villa Rica		96
de Villa Rica à S ^t Juan d'Olua		12 [90v]

EN PASSANT À L'INTÉRIEUR

De Cabo de Corientes jusqu'au premier fond		45
de là jusqu'à devant ou dans sa longueur d'Ilha d'Arena		80
de S ^t Juan de Lua à Turtuga		280
de Turtuga à La Havana		36
de La Havana à Cabeza de los Martiros [Florida Keys]		36
de Cabeza de los Martiros à Membres		30
de Membres à Bahama		22
de Cabeza de los Martiros à Cabo Canaveral		62
de Cabo de Canaverael à Barmude		350
de la Bermuda jusqu'au travers de Juan Louis		320
de l'île de Juan Louis à Las Flores		300
de Las Flores à Fayal		28
de Fayal à Tercera		28
de Tersera à S ^t Miguel		28
de Tercera à Cabo S ^t Vincent		256

29 Selon l'historien B. Teensma, *De handgeschreven Braziliaanse Roteiros*, 2005, p. 52, il s'agit de Salmadina soit Carthagène. Plus loin il s'agit plutôt de Salmadina au large de la ville de Cartagène en Nueva Granada. Tous les toponymes se trouvent sur la carte *De Eylanden ende Vastelanden van Westindien op de Noordzee*, de Hessel Gerritsz (Figure b).

de Cabo S ^t Vincent à Cabo S ^{ta} Maria	22
de Cabo S ^{ta} Maria à Salmadina	32
de Cabo S ^{ta} Maria à Masagan	65

TERRA FIRMA [VENEZUELA]

De Dominica à Baya Honde	180
de Baya Honde à Portote	10
de Portota à Cabo de la Vela	15
de Cabo de la Vela à Cabo de Laguxa	45
de Cabo de la Vela à Morra Hermosa	20
de Morra Hermosa à la Pointe de la Canoa	15
de la Pointe de la Canoa à Ilho d'Arouao	6
de Salmadina à Cat[ar]ina	58
de Cat[ar]ina à Nombre de Dios	18 [91r]

D'après la déclaration de Thomas Jans de Groningue, qui a vécu parmi les Caribes et a appris leur langue, les Caribes nomment les îles de leur nation³⁰ :

Camoryen	est	Granade
Iolommohe		S ^t Vincent
Ioanna Louw		S ^t Lucy
Bourgel		Martenico ³¹
Wijta Cabouliee		Dominico
Nonocoory Bries		Iamaica
Mooa		Ouwe man La Deseada
Noonosoolybaty		Porto Cavallo

NOTEZ

Dans la description des îles sauvages on a principalement suivi les annotations et le mémoire de Renke Pieters d'Amelandt, pilote de Jochem Gijsen au navire *De Cat*, envoyé l'année 1627 par la Compagnie des Indes occidentales pour examiner les dites îles³².

30 Voir aussi T. L'Étang, *Du nom indigène des îles de l'archipel des Antilles*, ms (www.manioc.org).

31 La littérature espagnole utilise pour Martinique « Madinina » mais le nom en langue caraïbe est « Iouanacaéra » ou « canara » selon la carte de Juan de la Cosa, voir J-P. Moreau, *Navigation européenne dans les Petites Antilles aux XVI^e et début du XVII^e siècle*. Sources documentaires, approche archéologique, *Revue française d'histoire d'outre mer* 74, 1987, p. 132. Le nom « bourgel » nous semble inconnu.

32 En janvier 1627, le navire *De Otter*, avec le capitaine Dirck Simonsz d'Uytgeest, et *De Kater*, avec le capitaine Jochem Gijsz, accompagné par *De Bruynvisch*, avec le capitaine Jan Reyersz Swart, partent pour les Indes occidentales (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol 2, 1932, pp. 21-24). Ils traversent l'Atlantique et se retrouvent à l'île de Tobago où ils prennent un bateau portugais avec des 150 esclaves africaines et quelques rouleaux de tabac (ibid., p. 21). Ils font reconnaissance de Tobago et se dirigent ensuite vers Sainte-Lucie, Martinique, Dominique, Marie-Galante, la Guadeloupe où les Sauvages avaient peur des Européens ce qui concorde avec la description de Gerritsz (f. 9v). Ensuite, les bateaux font une reconnaissance d'Antigua, Saint Christophe, Saint Martin et Anguilla (ibid., p. 24). Un an plus tard, *De Kater* ou *De Cat* se retrouve dans la flotte de Pieter Adriaensz Ita de Vlissingen à la rade de l'île de Saint-Vincent en mai 1628 (ibid., p. 35).

Ensuite, on s'est servi des journaux et des informations orales de l'Amiral Pieter Pieterssen Heijn, de Laurens Symons de [91v] Gracht, capitaine de *De Pynas* et de Lambert Lubberts de [Ter]schelling, pilote au navire de Willem Joosten sur le yacht *Den Sparuwer*, tous les deux dans la flotte du Général Pieter Pieters Heyn³³.

Ainsi que les journaux du pilote Claes Harricsz Boonstoppel, et de Theunis Cornelijssen d'Huiswaard, [*en marge* : les deux] sous le commandement de Symon Symonsz lors du voyage à Bonaire³⁴.

Item, une description anglaise, trouvée parmi les papiers de l'Amiral Paul[u]s van Caarden à l'hôtel de la Compagnie des Indes orientales³⁵.

De même que plusieurs autres journaux, et plus précisément l'extrait que Joannes de Laet a tiré de plusieurs journaux et qu'il a fait noter dans un livre pour la Compagnie des Indes occidentales³⁶.

33 Cette flotte, dont fait partie le navire *Sutphen*, sous le commandement de Piet Heyn, partira en mai 1626 et retournera à l'île de Ténériffe en novembre de la même année pour descendre la côte africaine vers le Congo (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 1, 1931, pp. 130-144). Elle arrive le 6 juillet au large de la Barbade et De Laet remarque que le navire *Sparwer* est chaque fois envoyé longer les rivages au plus près afin de mieux observer les côtes ce qui correspond à la troisième partie du document X. Deux années plus tard, le navire *Sutphen* fait aussi partie de la flotte de l'Amiral Adriaen Jansz Pater qui partit des Pays-Bas en août 1628 (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 83).

34 Les journaux de ces deux pilotes ne sont pas connus aux archives mais depuis les années 1620, les corsaires et pirates néerlandais fréquentent les îles dites « géantes » par les Espagnols. Après la reprise de Saint-Martin en 1630 par les Espagnols, la WIC vise l'île de Curaçao comme port d'appui néerlandais dans les Caraïbes lequel est pris par van Johannes van Walbeeck et Pierre Le Grand en 1634 (den Heijer, *Geschiedneis van de WIC*, 2000, pp. 92-93). Il y a eu plusieurs voyages enregistrés par Johannes de Laet et il est possible que le navire de Sijmon Sijmenssen fit partie de la flotte du Général Boudewijn Hendricksz qui arrive le 29 août 1625 aux Grenadines du Brésil et prend quelques jours plus tard la ville de San Juan de Porto Rico aux Espagnols (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 1, 1931, pp. 93-104). En janvier 1626, Hendricksz quitte Porto Rico vers les Petites Antilles en visitant Guadeloupe, Dominica, Sainte-Lucie et la Grenade (ibid., p. 116). La flotte continue son voyage et s'attaque au fort espagnol de l'île Marguerite mais les grands bateaux qui n'avaient pas la possibilité de passer les bancs de sable et Hendricksz prend son chemin vers Cumaná et Bonaire (concernant l'attaque voir la carte manuscrite NL_HaNA_4.VEL_580 « Dirck Ruyters fecit 1625 » et NL_HaNA_4.VEL_581 de Jan Jasperen de Laet, pilote du navire *Goude Sonne*). Finalement, le 10 avril 1626, ils fêtent le premier jour de Pâques sur l'île de Bonaire (ibid., p. 122). Ensuite, on peut noter le dérivement du navire *De Tijger* de la flotte de Piet Heyn le 26 août 1628 dans le canal des Bahamas (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 74). Suite à une tempête, ce bateau se dirige finalement à Saint-Vincent et se mouille le 22 novembre 1628 dans la baie méridionale d'Anthonis en trouvant « les Sauvages très dangereux car, comme ils ont nous dit, ces derniers étaient maltraités par les Français et ayant pris nos gens comme eux [les Français] en sorte que nous avons pris du bois et de l'eau douce avec précaution, puis nous sommes partis le 28. » (ibid., p. 76). *De Tijger* prend son chemin vers la Grenade, Isla Blanca, Los Roques, Las Aves et arrive le 8 janvier 1629 devant Bonaire (ibid., p. 80). Finalement, on note l'arrivée de la flotte d'Amiral Pater qui mouille le 20 janvier 1630 devant Bonaire et attaque le village espagnol de Bonaire après une marche fatigante à pied et peu de profit (ibid., pp. 179-180 ; NL_NaZA_MS 182, ff. 17v-18v).

35 En effet, en 1603, Paulus van Caerden partait avec six navires pour le Brésil afin de fonder un fort néerlandais sur la côte brésilienne mais il n'a pas réussi (den Heijer, *Geschiedenis van de WIC*, 2000, p. 23). Ensuite, il a continué son voyage dans les Caraïbes et le document X (f. 118r) note que Paulus van Caerden et un certain Jan Ariensz se trouvaient ensemble au large de Dominica en 1604. Voir aussi note 125.

36 Effectivement, De Laet avait à sa disposition différents journaux de voyage déposés à la WIC d'Amsterdam (maintenant disparus) dont il a fait vraisemblablement des résumés que Gerritsz a utilisé aussi pour établir son routier, *Monumenta Cartographica Neerlandica*, 2013, p. 490, 512. On peut avancer les cartes et journaux disparus de P. van Petten, Joost Bastiansen, Cornelis Pieter van Arnemuiden (voir la carte manuscrite NL_HaNA_4.VEL_545), Gelein van Stapels, C. Sweers, Dierick Ruyters, P. Jasperen de Laet, Boudewijn Hendricksz, etc.,

Et finalement, pour terminer ce travail, il a été emprunté des éléments au routier écrit par l'Enseigne Miguel de Ramires³⁷ @ 1621 [*en marge* : dont les distances proposées ont été prises]. Tout cela a été réuni de manière homogène, en novembre @ 1627, par les multiples d'Hessel Gerretsz. Et ensuite encore étoffé sur plusieurs endroits [dans le texte]³⁸. [92r]

Dans les descriptions suivantes des îles sauvages, les courses ont été notées à la façon des boussoles hollandaises³⁹.

Déviations⁴⁰

À S^t Vincent la boussole donne nord-est 3 degrés et à S^t Christoffel de 3 degrés 30 minutes. Jan Carstensz⁴¹, pilote de l'Amiral J. Wilkes⁴²

B. Brommer, *Het Caraïbisch gebied en de Wilde Kust*, 2011a, pp. 76-153. Le livre des Indes occidentales dont fait appel Gerritsz est certainement *Nieuwe Wereldt* de Johannes de Laet (1625).
37 Selon l'intuition philologique de l'historien néerlandais B. Teensma, *Suiker, verfhout & tabak, Het Braziliaanse Handboek van Johannes de Laet bezorgd en ingeleid door Ben N. Teensma*, In : *Werken uitgegeven door de Linschoten Vereniging* 58. Walburg Pers, Zutphen, 2007, p. 17, il s'agit de Miguel Ravires d'alferes soit Dierick Ruyters de Vlissingen et donc d'une erreur de transcription du clerc de Gerritsz de l'informant Dierick Ruyters de Vlissingen. Cependant, un « alferes » est plutôt un titre militaire qui dénomme celui qui porte le drapeau ou l'enseigne ce qu'est transcrit aussi par G. Schilder *Monumenta Cartographica Neerlandica*, Vol. IX (3 Vols.), G. Schilder (éd.). Brill, Leiden, 2013, p. 533. Néanmoins, il est aussi possible que Gerritsz a utilisé l'*Hidrografia et Exame de Pilotos* (1614) de Manuel de Figueiredo, comme le suggère B. Teensma dans *Nederlands Brazilië in kaart : Nederlanders in het Atlantisch gebied 1600-1650*. Walburg Pers, Zutphen, 2011, p. 61.
38 Cette dernière phrase (« *ende naa noch op veel plaats[en] vermeerdert* »), ayant des mots plus petits, semble un rajout qui manque dans Rio. Elle témoigne des rajouts et changements faits par Gerritsz dans le routier original.

39 A cette époque, la cartographie néerlandaise est basée sur le méridien de Ferro qu'est utilisé partout en Europe comme méridien d'origine. Afin de calculer leur position en mer, les marins néerlandais utilisaient les tableaux de déviation ou almanachs nautiques établis par Christophe Plantin et les marins anglais ceux de Edward Wright, comme le souligne Gerritsz.

40 « Miswijzing » en néerlandais concerne la différence entre le nord sur la carte et le nord magnétique, soit la déviation magnétique. En navigation maritime, la boussole a été adaptée et porte par conséquence le nom de compas magnétique. Celui-ci, soumis à différentes influences perturbatrices (forces magnétiques propres à chaque bateau), n'indique pas le nord magnétique Nm, mais le nord compas Nc, propre à chaque compas. L'angle entre le nord magnétique, Nm, et le nord du compas, Nc, est appelé déviation magnétique δ . Comme pour la déclinaison magnétique, sa valeur est algébrique : $\delta > 0$ vers l'Est et $\delta < 0$ vers l'Ouest. Cette déviation, propre au compas embarqué sur chaque navire, varie en fonction de la route suivie. À bord d'un navire, l'erreur instrumentale du compas magnétique est appelée variation, W. Elle est la somme algébrique de la déclinaison magnétique, D, et de la déviation du compas, δ . Cependant, la déclinaison magnétique D est, en un point donné sur la surface de la terre, l'angle formé entre la direction du pôle nord géographique et la direction du pôle nord magnétique (il s'agit donc d'un angle sur le plan horizontal du point d'observation). Cet angle est compté positivement vers l'est et négativement vers l'ouest (<http://www.meridienne.org/index.php?page=declinaison>).

41 Jan Carstensz arrive le 8 mai 1623 en Australie et livre là-bas une bataille avec plus de 100 aborigènes, J. E. Heeres, *The Part Borne by the Dutch in the Discovery of Australia, 1606-1765*. Luzac & Co, Londres, 1899, p. 40. Après, Carstensz retourne à « Amboina » (Ambon, Indonésie) et rentre ensuite aux Pays-Bas de son voyage en Australie le 8 juin 1623 (ibid., p. 44). Il est donc probable que Carstensz, un pilote avéré, deviendra le pilote du bateau de l'Amiral Jacob Willekens qui sera accompagné par le Vice-Amiral Piet Heyn. Ils quittent les Pays-Bas le 23 décembre 1623 pour prendre en juin 1624 San Salvador de Bahia pour la WIC (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 1, 1931, p. 9). La flotte de Willekens quitte Bahia le 28 juillet 1624 pour rentrer aux Pays-Bas en passant par les Antilles (ibid., pp. 30-31).

42 « Erntfesten Admiraal Jacob Willekens d'Amsterdam » (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 1, 1931, p. 9).

@ 1624, mouillé à l'extrémité méridionale de Granada, situé à 12 degrés 8 minutes, selon sa mesure, avait [une déviation de] 4 degrés nord-est près du rivage.

Cette déviation vers le nord-est est conforme aux mesures des pilotes de la Compagnie des Indes occidentales.

Les [compas] anglais, suivant l'annotation du mathématicien Edward W[r]ight⁴³, ont l'aiguille droite à la Margarita, S^{ta} Crus, près de Porto Rico, et dans la ligne sud-nord de Barbados à 15 léguas de Martenico ou 14 degrés 20 minutes de latitude nord, et à Guadalupe [ils ont] une déviation de 4 degrés vers le nord-est.

L'élévation du pôle a été prise pour la plupart à partir du milieu des îles. [92v]

Longitude

La ligne sud et nord qui passe entre la côte orientale de Granada et la côte occidentale de S^{ta} Luçia, se trouve à 33 degrés ouest de Corvo ou à la longitude de 327 degrés.

Le dit chiffre de longitude est le plus certain que j'ai pu estimer jusqu'ici. Certaines cartes donnent un peu plus de latitude entre Corvo et les îles, et d'autres en donnent un peu moins, comme l'auteur de la carte de Cubacan et des îles des Indes Occidentales dans le routier d'Abraham Ortelius⁴⁴, qui écrit qu'il a obtenu les degrés de longitude d'après l'observation des éclipses ayant S^{ta} Lucia à la longitude de 55 degrés à l'ouest de Toledo. Et, en tirant de là, le degré [méridien] que Corvo est situé à l'ouest de Toledo, à savoir 26 degrés 55 minutes ; le Cabo Rocca de Sintra compte 6 degrés 7 minutes ouest de Toledo et Corvo [compte] 20 degrés 48 minutes ouest du Cabo Rocca. Ainsi, il resterait entre Corvo et S^{ta} Lucia 28 degrés 5 minutes. La carte en degrés de 1609 par l'Anglais Thomas Lupo⁴⁵ a entre Corvo et la ligne sud-nord laquelle traverse entre la côte orientale de Granada et la côte occidentale de S^{ta} Lucia 26 degrés et 20 minutes.

[*en marge* : distance entre Essekebe et les îles sauvages]

D'après l'estimation de Geleyn van Stapels, S^t Vincent est situé à 168 lieues de l'Essequebe sur la côte sauvage et, étant au large des bancs,

43 Edward Wright était un mathématicien anglais en service du Lord Cumberland et la Reine Elisabeth I^{re}, voir E. J. S. Parsons & W. F. Morris, « Edward Wright and His Work », *Imago Mundi* 3, 1939.

44 Abraham Ortelius était un cartographe et géographe flamand et contemporain de Gerardus Mercator. Ortelius est connu par son atlas *Theatrum Orbis Terrarum*, publié en 1570.

45 Pour le cartographe anglais Thomas Lupo, voir S. Tyacke, *Chartmaking in England and Its Context, 1500-1660*, In : *History of Cartography*, Vol. 3, Part 2, David Woodward (éd.), pp. 1722-1780. University of Chicago Press, Chicago, 2007, p. 1742. La référence à la carte de Lupo est intéressante mais pour l'instant elle demeure inconnue. Cependant, on fait référence à la carte anglaise dressée par Gabriel Tatton (1602) des Petites Antilles et les Guyanes (Rio Branco, *Frontières entre le Brésil et la Guyane française, Second Mémoire présenté par les Etats-Unis du Brésil au Gouvernement de la Confédération suisse, arbitre choisi selon les stipulations du Traité conclu à Rio de Janeiro, le 10 Avril 1897, entre le Brésil et la France*, Tome VI. A. Lahure, Paris, 1899, Carte 50).

pour faire voile d'Essequibe à St Vincent, il ne faut pas aller plus ouest que N quart O à cause du fort courant qui s'incline vers l'ouest. [93r]

Course de Trinidad à Punta Araya

Quand on veut aller à Margarita, à partir de l'extérieur de Trinidad ou à partir l'extérieur de la terre ferme laquelle se trouve à l'ouest de Trinidad, on devrait se diriger vers l'O quart N jusqu'au Cabo de Tres puntas. À partir d'environ 4 milles au large de la terre, la course se fait vers l'ouest mais une fois hors de portée de vue de l'île, il faudra aller O quart S sans danger manifeste.

La première chose que l'on pourra rencontrer, ce sont 7 écueils au nord du Cabo de Tres puntas, à environ 12 milles E quart N de l'extrémité orientale de Margarita. À quatre ou 5 milles, juste après Margarita, se trouvent 3 écueils et à 3 milles NE de l'extrémité nord-est de Margarita se trouvent 6 ou 7 écueils. Tous ensemble se trouvent suffisamment éloignés de la route maritime, et ont aussi de grands brisants lesquels on peut bien apercevoir de loin.

Les extrémités nord-est de Margarita et du Cabo de Tres puntas sont séparées de l'une et l'autre de 12 milles NO et SE. L'extrémité orientale de Margarita est une terre haute et irrégulière [de relief], souvent couverte de nuages lesquels on peut apercevoir du côté du Cabo de Tres puntas. On arrive rapidement de l'extrémité occidentale de Trinidad à l'extrémité orientale de Margarita parce qu'il n'y pas de courant ; sans vent fort on peut y arriver en une journée en sachant qu'il y a 39 milles sur la carte. [93v]

Margarita

Margarita s'étend de la dite pointe orientale SO quart O environ 5 milles jusqu'à une pointe qui se situe à environ un mille et demi au nord de l'île de Coetza [Coche]. À partir de là, elle s'étend tout droit vers l'ouest d'environ 4 milles jusqu'à une pointe ENE à 2 milles de l'île Cobaga et NE quart E 7 milles de Punta [A]raya de laquelle pointe il y a 4 milles O quart E jusqu'à l'extrémité sud-ouest ; cette extrémité occidentale se trouve au N quart E et S quart O à 6 ou 7 milles de Punta Raya.

Quand on longe au vent la côte septentrionale de Margarita, on trouve un bon fond pour mouiller dans 15 à 12 et 10 brasses d'eau, près de la dite pointe à orientale à 1 ½ mille au nord de l'extrémité orientale de Coetza. On suit le rivage qui s'étend vers l'ouest 9, 7, 9, 16, 18 jusqu'à 20 brasses d'eau ayant également un bon fond jusqu'à la pointe qui se trouve au NE quart E de Punta Raya, à partir duquel s'étend un récif ou bas fond vers le OSO que l'on sonde à 10 brasses d'eau, en évitant sa partie nord, on mouille dans 5 ou 6 brasses « steckgront »⁴⁶ ; cette rade s'appelait dans les documents de l'année 1598 « La Rade hollandaise »⁴⁷.

46 « Steckgront » est le mot néerlandais d'un bon fond pour jeter l'ancre.

47 Depuis les premiers embargos espagnols sur le sel au début des années 1590, les marins néerlandais, notamment les Ouest-Frisons et Zélandais, étaient à la recherche de salines dans les Caraïbes. L'année 1598 renvoie plutôt au voyage du commis Abraham Cabeliau, *Verclaringe van de onbekende ende onbeseylde voiage van America, beginnende van de Riviere Amasoms*

En faisant voile depuis la dite rade de Punta Raya, on peut traverser le bas-fond [des eaux peu profondes] situé à l'extrémité orientale de l'île de Cobaega à 6, 5, 5, 7 brasses d'eau, jusqu'à ce que l'on rencontre une basse pointe ou plage où la [94r] terre se termine et [à partir de laquelle] un récif s'étend un ½ mille dans la mer, lequel se présente comme une étendue d'eau blanche qu'on peut suivre pour sortir car on peut y voir le fond sous 4 ou 5 brasses d'eau. En sortant d'ici, il faudra tout de suite sonder SSE vers la haute pointe environ 1 ½ mille vers l'intérieur, où la mer se trouve devant la saline à 7 ou 8 brasses de bon fond.

[Coetze]

La dite île de Coetze est très basse, d'environ de 3 milles de longueur et d'1 ½ de large. [Elle se situe à] 1 ½ et 2 milles de Margarita et à un bon mille de la Terre ferme. De sa pointe NE, il y a des bas-fonds qui s'étendent vers le NO et le SO lesquels il faudra sonder pour les contourner. En passant entre la côte méridionale et la Terre ferme on trouve 5, 7, 8 brasses d'eau.

Coebaga

En dessous de Coebaga, à l'extrémité sud on peut mouiller dans 5 et 4 brasses d'eau et à partir de là on se dirige vers le SO, ayant passage libre du récif d'Araya.

Cumena

À partir de la haute pointe ou de la rade devant la saline jusqu'à la Terre ferme, il y a bien 1 ou 1 ½ milles. Cumena et la pointe se trouvent à peu près droit au Sud de l'une et l'autre. Les contours de Cumena sont deux collines rouges [ayant la forme] d'une demi-lune, on doit mouiller à l'est dans 9 brasses d'eau, en évitant de s'approcher du rivage car le fond s'élève très rapidement. [94v]

DESCRIPTION DES CARIBES OU ÎLES SAUVAGES

Tabago

À la latitude Nord de 11 degrés, 16 ou 17 minutes, situé NNE de l'extrémité orientale de la terre de Trinidad se trouve l'île de Tabago, qui s'étend principalement dans la direction SO quart O et NE quart E [sur] 7 ou 8 milles de long, où il y a presque partout un bon fond pour le mouillage. À l'extrémité orientale se trouvent deux petites îles entourées

tot het Eylant van de Trinidad toe, In : *Opkomst van het Nederlansche gezag in Oost-Indie (1596-1616)*, Verzameling van onuitgegeven stukken uit het Oud-koloniaal archief, J. K. J. de Jonge (éd.), Deel I, pp. 153-160. Martinus Nijhoff, Den Haag, 1862, mais d'autres voyageurs néerlandais étaient également sur place, comme le montre la carte de Trinidad de van Petten ayant la même date (voir NL_HaNA_4.VEL_678). Une traduction en français du voyage d'Abraham Cabeliau est faite par G. Collomb & M. van den Bel, *Entre deux mondes*, 2014, pp. 101-107.

de nombreux récifs. À l'extrémité occidentale du côté nord s'étend un grand banc de sable assez loin dans la mer, sur lequel elle se brise pendant la journée⁴⁸. La partie orientale, jusqu'au milieu de la terre environ, est haute et la partie occidentale basse.

Sur la côte septentrionale, vers l'extrémité orientale, il y a deux bonnes baies pour ancrer et chercher de l'eau douce. Et vers le milieu de l'île, du même côté, il y a aussi une bonne baie pour faire de l'eau, mais partout l'on trouve la terre couverte d'une végétation enchevêtrée et de bois de haute et de basse futaie. Les rives des petites rivières sont sèches et les lits profonds. L'extrémité occidentale est basse et paraît bonne pour la culture à condition que le bois soit coupé.

La rivière, dans la seconde baie de l'extrémité orientale, est [95r] profonde vers l'intérieur et est bordée de chaque côté de hautes montagnes, de sorte qu'elle se présente comme une profonde tranchée. Sur ses berges on retrouve de grands arbres qui ont été déracinés du sol, ce qui laisse penser qu'il en descend de temps en temps de grandes eaux.

Redit

L'île de Tabago ou de la « Nieuw Walcheren » [Nouvelle Oualchre] est située à 11 degrés 16 ou 17 minutes NNE de l'extrémité orientale de Trinidad. À son extrémité orientale elle est assez haute et à environ un ½ mille au large il y a deux petites îles avec bon nombre d'écueils qui s'étendent ENE et OSO. Elle a beaucoup de bonnes baies mais seulement trois rades propices au mouillage ; l'une se trouve sur la côte méridionale, laquelle on longe à la pointe extrême occidentale d'où s'étend la terre S et N jusqu'à 25 brasses d'eau sur un bon fond. Elle a vers le nord un grand récif à un ½ mille au large.

La deuxième rade se situe sur la côte septentrionale à un mille de la première, devant une baie ayant une belle plage de sable et quatre rivières d'eau douce. À l'extrémité orientale de cette baie se trouve une pointe abrupte [95v] de 6 brasses de hauteur et, plus haut, une belle terre plate où actuellement les Zélandais construisent leur fort.

La troisième rade se trouve un ½ mille plus loin en faisant route vers le nord dans une belle baie sableuse disposant d'une rivière d'eau douce. On mouille devant cette rade aussi près de la terre qu'on désire car le fond y est suffisamment plat.

Il faudra être bien prudent et veiller, quand on va y mouiller lors de la journée, à se tenir tout près de la terre car on la passe rapidement à cause du fort courant qui va constamment vers l'ouest, de sorte que quand on la dépasse un peu il s'avère difficile de regagner la côte.

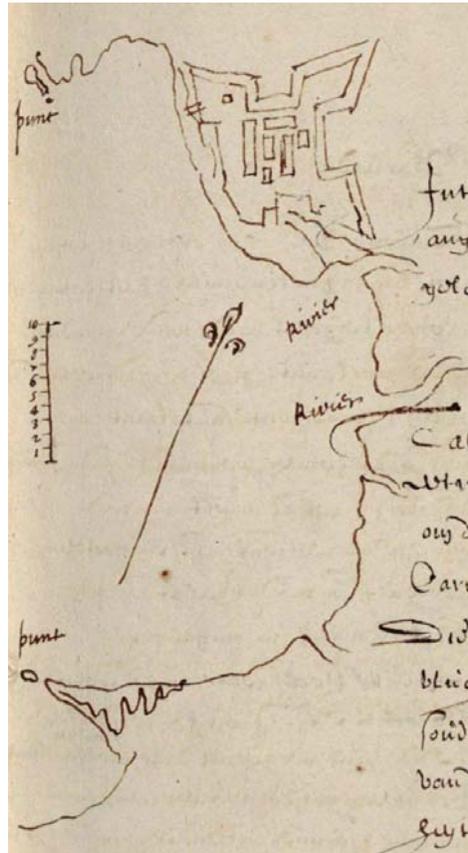
La deuxième baie que l'on a décrite, qui se situe à un bon mille de la pointe occidentale de l'île est fermée par deux pointes raides distantes d'un tir de berche⁴⁹. La pointe orientale est la plus propice au mouillage. La baie mesure un ½ mille de tour et est entourée de montagnes. C'est une mauvaise terre où les Zélandais ont installé leur premier établissement.

48 La houle se brise sur les rochers immergés au large en produisant des vagues à crête blanches (déferlement), ce qui se traduit en Néerlandais par le verbe « brûler ».

49 « Goteling » ou *berche* : ancienne, petite pièce de canon de fonte verte (bronze) qu'on nomme aussi *espoir de fonte*, *Dict. de Trévoux*.

Sur la pointe la plus orientale se trouve le fort qui est dressé le plus en avant possible sur une pointe arrondie et qui commande toute la baie. Avec un peu d'effort, il sera bien solide et facile à défendre. [96r]

[en marge : La situation dudit fort et de la baie en 1628 est indiquée comme suit sur le dessin]⁵⁰



50 Il est peu probable que le fort zélandais se montrait ainsi en 1628, quelques mois après l'installation des premiers Zélandais. Soit il s'agit d'un plan ou d'une date plus récente ou, comme le propose A. Boomert et al, *Archaeological-historical survey of Tobago*, 1987, p. 249, de 1630 après l'information (dessin ?) de Dierick Ruyters qui visite Tobago en juin 1630, de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 164. Selon les dires d'Arie Boomert (communication personnelle 2014), cette carte reproduite dans la thèse d'Edgar Anderson représente une copie de la carte de Vingboons de 1664 et non de Dierick Ruyters (en sachant que cette carte de Vingboons est certainement inspirée sur les travaux de Gerritsz ; NL_NaHa_4.VELH_619-100). L'historien G. Schilder, *Monumenta Cartographica Neerlandica*, IX, 2013, p. 534, attribua cette carte à Gelein van Stapels qui visite le fort une deuxième fois en mai 1629, NL_NaZA_182_f. 27r. Cependant, il semble que le journal de van Stapels lors de son voyage en 1628, quand il a déposé les premiers colons à Tobago (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, pp. 46-47), existait encore au milieu du XIX^e siècle car l'historien E. B. Swalue l'a déposé aux membres de la Société historique de Utrecht, *Kronijk van Historisch Genootschap te Utrecht*, Vierde jaargang. Kemink & Zoon, Utrecht, 1848, pp. 149-150. Selon le rapporteur ce manuscrit, maintenant disparu, contenait une description de l'île de Tabago accompagné de plusieurs cartes fait par Dierick Ruyters ayant comme titre : *Volcht bescreven van het gene dat wy beselt hebben in West-Indien in den jare 1628 met het schiep de Gouden Voertune, alsmede het iornael van Dirc Eesegalien*

Dans le journal du voyage de Gerrit Verdorp, commencé en janvier @ 1595, on note de Tabago ce qui suit⁵¹ :

Tabago est très riche de toutes victuailles mais on n’y ancre pas à cause des désagréments que les habitants souffrent des Caribes de Dominica, leurs ennemis. Ceux de Trinidad avaient envie de fuir là-bas quand ils ne pouvaient plus rester à Trinidad et pour cela le gouverneur de Margarita y est allé en pinasse afin de visiter ce lieu⁵². [96v]

Barbada

Au nord de l’île Tabago [...], à environ 32 milles, à 13 degrés 15 minutes de latitude nord, se situe l’île de la Barbada qui est la plus orientale des îles sauvages. Prise dans sa plus grande longueur elle s’étend, du côté occidental, dans la direction NNO sur environ 6 milles avec une belle plage de sable blanc, mais à la pointe du NO il paraît qu’il s’y « brûle » un peu⁵³. [*en marge* : à la pointe nord-ouest on se trouve à 14 degrés et 25 minutes et à la rade sur 5 brasses d’eau sur un fond sableux]. Du côté oriental jusqu’au côté méridional [la ligne du rivage] est assez arrondie avec quelques petites pointes ou petits récifs dont certains s’avancent dans la mer à portée d’un tir et demi de berche. Au total [l’île] a de 15 à 16 milles de circonférence.

van Stapels’ [Ici suit la description de ce que nous avons visité dans les Indes occidentales dans l’année 1628 avec le navire *La Fortune dorée*, ainsi que le journal de Dirck Eesegalien van Stapels]. Voir aussi W. R. Menkman, Tobago : een bijdrage tot de geschiedenis der Nederlandsche kolonisatie in tropisch Amerika, *Nieuwe Westindische Gids* 21, 1939, p. 231.

Néanmoins, ce fort fut détruit après le passage de van Stapels ou Ruyters par les Espagnols, A. Boomert, Arawak Indians of Trinidad and Coastal Guiana, ca 1500-1650, *Journal of Caribbean History* 19 :123-188, 1984, p. 162, note 285 en citant C. Goslinga, *The Dutch in the Caribbean and on the Wild Coast, 1580-1680*. Van Gorcum, Assen, 1971, pp. 435-436. Rappelons ici la description du fort zélandais par Geleijn van Stapels : « Concernant leur fort, il est construit de la façon suivante : il y a une pointe vers la terre avec trois pierriers qui tirent vers l’intérieur ainsi que vers la mer. Du côté de la mer, à savoir sur la pente de la colline, se trouvent 6 pièces dans un bon ordre qui couvrent toute la rade. Ensuite, il y a un chemin méridional qui mène vers le fort [qui est] garni d’une palissade. Ce chemin est tellement étroit qu’un seul homme peut y monter. Il y a aussi un canon au milieu du chemin. Il y a un parapet avec une double palissade de 5 pieds de largeur et 6 pieds de hauteur ainsi qu’un fossé sec de 9 pieds de largeur et 5 pieds de profondeur et à l’extérieur du fossé une palissade de 6 à 7 pieds de hauteur » (NL_NaZA_MS 182, f. 6v). Voir aussi note 25.

51 Ce personnage est inconnu, mais les marins néerlandais visitaient cette région de longue date pour y chercher du sel, Goslinga, *The Dutch in the Caribbean*, 1971 ; den Heijer, *Geschiedenis van de WIC*, 2002. On peut également noter la présence de marins néerlandais sur les navires anglais à la fin du XVI^e siècle comme par exemple dans la flotte de Robert Dudley, G. F. Warner, *The Voyage of Robert Dudley to the West-Indies 1594-1595*, In : Works issued by The Hakluyt Society, Second Series 3. Hakluyt Society, Londres, 1899, p. 36.

52 Cette phrase ressemble à un passage dans Keymis (1596, Ev) : « But having Tabaco-island [Tobago] in sight, wee first went thither. This Island is plentifull of all things, and a very good soyle. It is not nowe inhabited, because the *Charibes* of Dominica are evill neighbours unto it. They of Trinidad have a meaning and purpose to flie thither, when no longer they can keepe Trinidad. Their onely doubt is, that when they are seated there, the Spaniard will seeke to possesse it also. The Governour of Margarita went lately in a Pinnesse to viewe this Island. Gilbert my Pilot who sometime lived there, noteth it for the best and fruit fullest ground that hee knoweth. »

53 Le ressac de la mer se manifeste ou se brise sur les rochers immergés du large en produisant des vagues à têtes blanches ce qui se traduit en néerlandais par le verbe « branden » ou brûler, soit briser d’après Bondam. Voir aussi note 48.

[*en marge* : Au milieu, elle est la plus haute ; à chaque extrémité basse et plein d'arbres]. Au milieu se voit un endroit de couleur blanche par lequel elle se reconnaît facilement. Du côté S ou SE, elle paraît « double » et assez haute et on y voit beaucoup de plages blanches.

À la pointe NE il y a un passage que l'on pourrait décrire comme un port ; à l'intérieur il mesure un tir de mousquet et à l'entrée deux longueurs d'un vaisseau de large et à l'intérieur plus que 9 ou 10 pieds et à son entrée 6 pieds environ.

Du côté septentrional il y a une pointe escarpée qui ressemble à la Pointe de Lézarde⁵⁴, bordée des deux côtés de terre basse. À 1 mille sous-vent de la pointe, on voit briser un récif. La terre s'y étend ENE et OSO. À un ½ mille du rivage on n'a plus de fond ; du côté occidental, à environ 2 ½ milles de la dite pointe, se trouve une baie sableuse avec un fond pour ancrer dans 6 brasses de profondeur.

Si on longe cette côte de l'île vers le SE, en allant vers la rade qui se trouve du côté SO, on double trois caps. Ainsi on voit une pointe où les arbres se penchent sur l'eau et du côté méridional de cette pointe [on voit] une petite île proche du rivage et couverte d'arbres. On devra la passer [97r] et louvoyer à la pointe afin d'éviter la terre, jusque dans la baie dans 7, 8, 9, 10 brasses d'eau. On verra briser un récif à bâbord.

En venant du nord et en allant vers la pointe septentrionale, on verra un endroit avec une forêt composée uniquement de [grands] arbres. Entre les deux pointes qui sont séparées de 5 milles S et N de l'une et l'autre on trouve la dite rade.

L'eau douce que l'on trouve aux alentours de la rade est une eau stagnante qui ne peut se conserver longtemps et sentira mauvais rapidement. On trouve sur cette île du bois jaune, mais peu, et certains petits arbres qui portent une écorce appelée « costa » ayant le goût du gingembre qui devrait se sécher pendant la saison sèche⁵⁵. Ici, quelques Anglais cultivent du tabac⁵⁶.

À la pointe NO, dans la dite rade, il y a un bon endroit avec de l'eau [douce] près de la plage.

Quand cette île de la Barbada se trouve au NO quart O, on la voit ainsi.



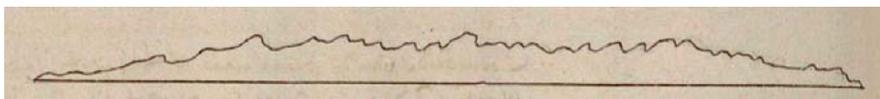
54 Lizard Point ou le cap Lizard en Cornouailles est le point le plus au sud de la péninsule de Lizard.

55 « Bwa mabi » (*Columbrina réclinata*) ou « bwa bandé » (*Richeria grandis*) ?

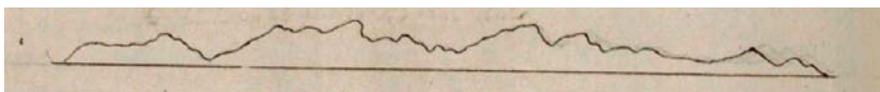
56 Voir par exemple R.H. Schomburgk, *The History of Barbados, comprising a geographical and statistical description of the Island ; a sketch of the historical events since the settlement ; and an account of its geology and natural productions*, Longman, Bown, Green & Longmans, Londres, 1848, p. 198 ; J. Smith, *The Travels of John Smith*, Vol. 2. James MacLehose & Sons, Glasgow, 1907, pp. 196-198 ou encore H. Beckles, *A History of Barbados : From Amerindian Settlement to Caribbean Single Market*. Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 7. Selon l'Espagnol Nicolás de Cardona, la Barbade est un « abrigo de Olandeses y Franceses » en 1613 (N. de Cardona, [1632] *Descripciones geograficas e hidrograficas de muchas tierras y mares del norte y sur, en las Indias en especial del descubrimiento del Reino de California*. Estudio preliminar de Pilar Hernandez Aparicio. Turner, Madrid, 1989, p. 10).

Granada

En naviguant 18 milles sans compter sur le courant depuis l'île de Tabago vers le NO quart N sur une [97v] boussole hollandaise ordinaire, on arrivera à l'île de Granada à 12 degrés de latitude nord. Quand elle se trouve SO quart S, elle se montre à peu près ainsi :



Et quand elle se trouve ONO, elle se montre ainsi :



Du côté occidental, cette île a une grande baie qui offre une bonne occasion de faire des provisions et de chercher de l'eau douce car la plupart des gens habitent là-bas. Du côté septentrional de cette terre se trouvent encore plusieurs baies et ancrages mais les gens y sont moins fiables que [ceux] de la baie occidentale. Les victuailles disponibles dans celle-ci sont de la cassave, des bananes, des patates, des citrouilles, des lapins [agoutis] et des armadilles, une bonne viande que les sauvages appellent « cassicayman »⁵⁷ ainsi que du bon poisson et de juin, juillet, août jusqu'au 6 octobre on y trouve beaucoup de tortues et de vaches de mer [lamantins].

La rade dans cette baie occidentale se trouve au bout de la terre élevée, juste à côté d'une petite rivière qui ne coule pas rapidement et dont l'eau est saumâtre à son embouchure où se trouve un petit village indien du côté nord sur la plage, de sorte que la rade est facile à trouver.

On y mouille à la distance d'un tir de caliver [« pistol »] de la plage sur un fond plat et parfois rocheux sur 7, 8, 9 brasses de profondeur⁵⁸.

Un peu au sud de la petite rivière, derrière une [98r] pointe escarpée, il y a un bras de mer ou une crique d'eau salée dans laquelle on peut mouiller à l'abri et caréner mieux qu'à la Havane⁵⁹.

On y trouve 5, 6 brasses d'eau, et 3 à 4 brasses d'eau tout près de la terre, de sorte qu'on peut débarquer du vaisseau. À la distance d'un jet

57 R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-François, meslé de quantité de Remarques historiques pour l'éclaircissement de la Langue*, Gilles Bouquet, Auxerre, 1665, p. 98, donne « cachicamon » pour le tatou.

58 Il s'agit certainement de la baie de Saint George. Rio (f. 4r) note ici : « On peut s'approcher aussi près du rivage que l'on désire et l'on peut s'amarrer à un tronc d'arbre avec un câble. [Le mouillage] est de 7, 8, 9, 10 et 20 brasses de profondeur [et] il y a un fond de corail [de relief] très inégal. »

59 Ici Rio (ibidem) note aussi : « Elle en peut contenir au moins une cinquantaine et les travaux de carénage et de nettoyage s'y peuvent faire mieux qu'à La Havane. L'île a encore plusieurs autres petites rivières dont quelques-unes ont au moins 2 brasses de profondeur mais elles sont obstruées de sable noir à leurs embouchures. »

de pierre vers la terre, il y a de l'eau douce stagnante, bonne à boire, mais pour la trouver il faudra d'abord brûler le sous-bois. Cette crique ou port a aussi beaucoup de poissons ainsi qu'une bonne quantité d'oiseaux à jabot qui n'est pas bonne à manger, et aussi des vaches de mer.

L'île a encore plusieurs autres petites rivières dont quelques-unes ont au moins deux brasses de profondeur à l'intérieur mais, au niveau de la mer, elles sont obstruées de sable noir.

Du côté méridional de la baie, un peu à l'intérieur de la pointe, se situe une petite île blanche et basse où l'on peut mouiller tout près [du rivage] ou à l'intérieur sur un bon fond.

À l'extrémité méridionale, en face d'une petite île, se trouve une grande saline qui, pendant la saison sèche, selon les dires des Sauvages, contient beaucoup de sel.

L'île a une haute montagne qui domine toutes les autres. Le sol y est rocheux [98v] couvert d'un peu de terre [arable] propice à semer le tabac, mais les crabes de terre y sont un véritable fléau.

Le courant passe à cette pointe méridionale de la baie qui est la plus occidentale du pays en se dirigeant S et N. Le courant venant du nord y est tout fort et connaît une différence entre 6 à 7 pieds [forte amplitude entre les marées]. Ensuite, le fond est plat de sorte qu'on peut y ancrer à 1 ou 2 milles de la terre dans 30 ou 20 brasses d'eau⁶⁰.

À 4 milles E quart S de l'extrémité méridionale de l'île se trouve un banc de sable.

En naviguant entre Granada et Barbada on estime que la distance à ne pas dépasser est de 28 à 30 milles, mais certains qui ont calculé leur course et leur longitude disent qu'elle n'excède pas 18 milles.

[Le voyage] de Granada jusqu'à l'île de S^t Vincent, à savoir de la côte occidentale [de la Grenade] jusqu'à la côte occidentale [de Saint-Vincent], s'étend 17 milles NNE.

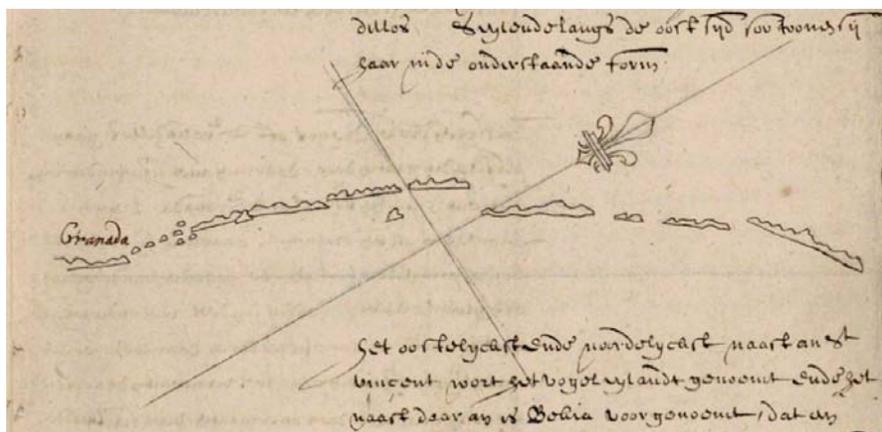
De l'île de la Barbada jusqu'à S^t Vincent, on fait voile vers O quart S et OSO entre les deux et on arrive tout droit devant l'île de S^t Vincent. Il paraît que la distance du voyage ne dépasse pas les 24 ou 25 milles. [99r]

[Bekia]

Entre Granada et S^t Vincent se trouvent de multiples îlots et écueils, parmi lesquels s'en trouvent trois qui méritent le nom de petites îles.

60 Selon Nicolás de Cardona, les Amérindiens de la Grenade avaient des Chrétiens capturés comme des esclaves, appelés « cacona » qui sont ensuite logés et mangés. Il fait mention aussi de deux nègres dont ils avaient coupés les oreilles et percés le nez afin de les marquer en signe d'esclavage ou de servitude. Enfin, il note aussi la présence de deux Hollandais ou Français ayant des femmes caraïbes et signale que cette île est également un abri pour les Hollandais et les pirates (N. de Cardona, *Descripciones geograficas*, 1989, p. 26). Dans les Grandes Antilles, le terme « cacona » désigne un amérindien qui fait partie d'un « cazicazgo » indigène d'une « encomienda » espagnole où il travaillait comme salarié (F. Moscoso, *Cacicazgo y encomienda en Puerto Rico : breve esbozo de una hipótesis*, *Historia de Puerto Rico*, L. González Vale, M. D. Luque (éds). Editorial Doce Calles, CSIC, Centro de Investigaciones Históricas, Oficina del Historiador Oficial, Madrid, 2013, pp. 91-105). En revanche, le terme « naboria » fait référence à un esclave travaillant pour l'encomienda (E. Mira Caballos, *El sistema laboral en las Antillas 1492-1542*, *Cuadernos de Historia Latinoamericana* 3 (2), 1996, pp. 5-6).

La principale d'entre elles est la plus septentrionale, nommée Bekia, mais tout le semis s'appelle « Begos », et selon d'autres elles s'appellent Granadillas [Grenadines]. Quand on les longe du côté oriental, elles apparaissent sous la forme ci-dessous :



Celle qui se trouve le plus au nord-est près de S^t Vincent est nommé l'île des Oiseaux [« Vogeleylandt »] et à côté de celle-là se trouve la dite île de Bekia laquelle est une île de 3 milles de longueur ayant, du côté occidental, une baie qui, à l'entrée, a plus d'un mille de largeur.

En entrant dans celle-ci, il faut naviguer à bâbord en évitant la pointe d'une ou deux longueurs de câble [encablures] car il y a un écueil caché juste sous l'eau situé tout près [du cap] et qui ne se montre que quand une vague déferle dessus ; sinon, on ne le voit point. En entrant dans la baie et en mettant cap tout droit à l'est, on a une plage de sable où l'on peut mouiller à n'importe quelle profondeur souhaitée car le fond y est bon partout. [99v] On y mouille à l'abri de tous les vents. [L'endroit] est propice pour le mouillage de chaloupes ainsi que le carénage, nettoyage et les travaux de charpente des navires car le pays a beaucoup d'arbres. La terre est bonne pour y semer du tabac⁶¹. Les sauvages de S^t Vincent ont eu des jardins et le dit Thomas Janssen de Groningue à vécu parmi eux⁶².

Entre ces Begos ou Granadillos se trouvent plusieurs passages lesquels on peut traverser avec les vaisseaux. A environ 5 milles NE de Granada se situent 6 îlots ensemble lesquels on peut passer à l'est ou au nord. Les pointes des îles ou grands écueils ont une partie en-dessous l'eau près d'elles, mais se révèlent de sorte qu'on peut les « souffrir » [ce n'est pas grave]. On y trouve plus de tortues que d'habitude.

61 Il s'agit certainement de la baie de Port Elizabeth.

62 Nous disposons d'aucune information sur la personne de Thomas Janssen ou encore Lambert Lubbertsz, mais il nous semble évident que ces truchements néerlandais représentaient une grande valeur pour les marins et les Amérindiens. Voir aussi l'histoire du Capitaine Fleury, John Nicoll ou encore Francisco Congo.

En naviguant de S^t Vincent à Granada on ne se dirige pas plus haut que S quart W quand on double l'île de Bekia ou « Cnoopers »⁶³ car l'on passerait plus bas, on arriverait en-dessous de Granada car le courant passe très fort entre les îles par l'ouest.

S^t Vincent

L'île de S^t Vincent est située à 13 degrés 10 minutes. [100r] Elle est à peu près de mêmes dimensions que Granada : 14 ou 15 milles de circonférence. Elle a une haute terre « double » ; au dessus plate et à l'ouest un pic pentu ou colline. La terre est fertile, bonne pour les semences, mais souffrant beaucoup des crabes de terre qui mangent les semences dans la terre. Le tabac y pousse très bien. Elle est plus habitée que Granada. La population se nourrit principalement de leurs bananes, bancoves [bananes-figues], patates, citrouilles, cassave et ignames qu'ils ont en abondance. Ils se déplacent aussi en mer avec leurs canots pour tirer chaque année un butin des Espagnols, ainsi vers la Terre ferme et ailleurs. Sans instruments d'art [nautiques], ils savent trouver leur destination ainsi que leur propre pays. De nature et de corps ils sont rougeâtres comme les autres insulaires, et semblent bienveillants envers les Néerlandais, mais gardent une haine profonde des Espagnols. Ils ne supportent non plus les Anglais et les Français parce qu'un Français de [S^t] Christoffel ayant visité Granada avec son vaisseau y avait tué dix hommes et capturé aussi quelques gens qu'il avait emporté vers Christoffel afin de les utiliser comme esclaves dans leurs cultures de tabac. Ici, on trouve de la teinture⁶⁴, de la gomme blanche, du tabac et de la canne à sucre.

Du côté occidental, cette île a 7 ou 8 baies mais peu propices à y mouiller. Il faudra s'approcher tout près [100v] du rivage avant d'y trouver fond ; cependant, il y a peu de danger. L'île est pourvue tout à l'entour de baies, de sorte qu'on peut mouiller où on veut. On est mouillé avec une corde [amarrée] à terre et une ancre en mer à 16, 20 ou 30 brasses d'eau. En venant du nord vers S^t Vincent, on voit au cap nord deux ou trois écueils qui, de loin, ressemblent à des voiles et qui se trouvent à l'ouest de l'île. Un peu après, au sud des écueils, on peut ancrer à 30 brasses d'eau. Plus au sud de cet endroit, se situent d'autres rades et baies, comme la baie d'Antonis [qui est] la deuxième baie du sud. Quand on y est ancré, la pointe septentrionale se ferme avec la pointe orientale de l'île de Bekia ou « Cnoopers ». La première baie du sud connaît un haut rocher qui se dresse tout seul près de la terre laquelle se trouve à la côte SE de la terre⁶⁵.

Elle est moins bonne pour le mouillage comme la deuxième. On y a l'extrémité occidentale de Bekia SSO. Ensuite, il y a Daniels baie et

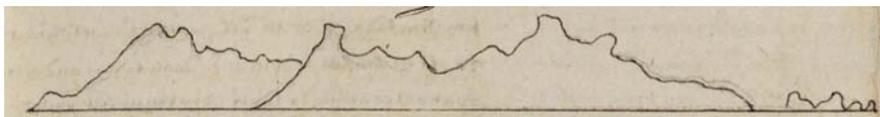
63 La carte générale des Petites Antilles de Jean Mousnier (MS_179b_f. 31r, British Library, Londres) nous montre aussi l'île de « Cnoopers » ou « Knoopers » pour Bekia. L'interprétation de ce mot, probablement d'origine néerlandais, demeure pour l'instant inconnu.

64 Rio (f. 5v) note « verino » pour teinture, soit l'ancien mot italien pour de la teinture rouge fait, par exemple, du bois de Campêche ou du roucou.

65 Il s'agit certainement d'Indian Bay et Young Island.

Gram baie [Grand Bay] où l'on mouille à 15 ou 11 brasses d'eau avec une corde [amarrée] à la terre. Là, il y a une petite rivière d'eau douce, descendant de la montagne laquelle est facile à écoper et prendre. Près de la colline à la pointe SO, il y a une bonne baie pour mouiller et un peu vers le nord se trouve la grande baie où, en l'année 1623, demeurait quatre ou cinq Anglais mais, semble-t-il, ils n'ont pas bien pu s'y acclimater⁶⁶. [101r]

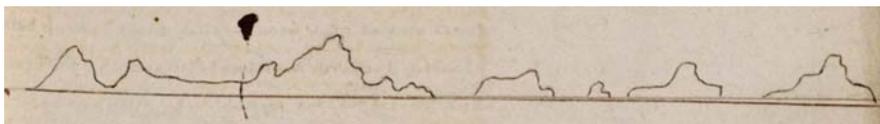
Quand S^t Vincent se trouve O quart S, elle se montre ainsi :



S^{ta} Lucia

De S^t Vincent à S^{ta} Lucia laquelle est située à 13 degrés 56 minutes, [elle] s'étend 10 milles vers le N quart E de la côte occidentale [*en marge* : Selon Jacob R. Swart, la côte méridionale de S^t Luzia se situe à 14 degrés et 39 minutes]⁶⁷. C'est un pays élevé et aride et inhabité, mais intéressant au côté SO où se trouve une bonne baie avec de la bonne eau douce⁶⁸. Sur la pointe SO se situent deux hautes montagnes, comme des tours sur l'eau. Lorsque ces montagnes se trouvent à l'est de vous, on se trouve droit devant la baie. Cette baie est très profonde ; on y mouille près du rivage à 30 brasses d'eau sur un bon fond d'ancrage. Si on veut, on peut s'y amarrer à un arbre. La hauteur du pays cause beaucoup de vent et de rafales qui passent les hauteurs, tantôt par devant, tantôt par derrière, et l'on en souffre beaucoup en cet endroit.

Quand S^{ta} Lucia se trouve à l'ouest, elle se montre ainsi :



66 La Grande Baie et celle de Daniel's Baie s'appelaient aussi la baie de « Karakas » selon Mousnier (MS_179B.f. 32r, British Library, Londres). Cette carte nous montre les petites rivières et des maisons des boucaniers dans l'anse occidentale dont fait référence Gerrisz (Figure k). Une autre carte de cette baie se conserve dans les Archives nationales aux Pays-Bas (NL_NaHA_4.VEL_574). Elle montre également deux anses qui ressemblent celles de Saint Vincent, cependant, la carte porte le nom de « Granada ». Une petite légende indique que « b. ici les hommes d'Alberts étaient tués ». B. Brommer suggère qu'il s'agit des gens de Hans Abbouts qui jetaient l'ancre dans cette baie le 3 avril 1928 afin de trouver des victuailles. Ensuite cette équipe disparaît et semble victime des Indiens hostiles selon les dires des habitants (Brommer, *Het Caraïbisch gebied en de Wilde Kust*, 2011a, p. 111 ; de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, pp. 37-38).

67 Jacob R. Swart est probablement Jan Reyersz Swart, capitaine du *Bruynvisch* (de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 2, 1932, p. 21). Voir aussi note 32.

68 Il s'agit de la baie de Pitons.

Matalino

Matalino est située à 14 degrés 48 minutes. De son [101v] côté occidental à celui de S^{ta} Lucia, il y a 13 milles N quart E et avec sa pointe NE jusqu'à la pointe occidentale de Barbada il y a 20 ou 21 milles NNO ou un peu plus vers l'ouest. En arrivant là, du côté oriental aux environs du milieu de la terre, on y trouve des profondeurs très inégales de 18, 24, 30 mais aussi 36 brasses d'eau, et un peu plus loin 16 à 17 brasses d'eau. On y aperçoit aussi des déferlements de l'eau en sorte qu'il y aura un récif. Le long cette côte orientale on n'aperçoit aucune rade. À partir de la pointe NE se trouve un écueil à un bon demi-mille du rivage, étant haut comme le mât d'un grand navire jusqu'à la hune⁶⁹. Là, il y a encore un autre écueil plus près du rivage au niveau de l'eau⁷⁰. En doublant la pointe NE, la terre s'étend sur 6 milles NO quart O et ONO jusqu'à une pointe escarpée où se situe également un écueil, éloigné d'un ¼ mille environ près duquel [la mer] est très profonde et sans fond de mouillage. À partir de la pointe escarpée, la terre continue vers le SO et l'île qui est vallonnée et très escarpée à la côte occidentale.

La côte occidentale a une grande baie d'un bon mille de large avec beaucoup de bancs qui ont à peine trois pieds d'eau où on peut voir partout le fond sableux à 6, 7, 8 brasses d'eau par temps clair, mais les endroits profonds ont partout un fond argileux⁷¹. On peut y ancrer en plusieurs endroits pour faire le nettoyage, le carénage et pour prendre de l'eau douce. On peut s'y mouiller de façon à ne plus voir la mer tant au côté nord [102r] qu'au côté sud. On y trouve du bon bois dur pour faire des mâts et des verges. Les gens de [l'équipage de] Jochem Gysens y virent des traces de pieds de bêtes et sur le bord d'une petite rivière quelques maisonnettes inhabitées, de sorte qu'ils supposent qu'il y vient des gens des autres îles pour chasser⁷².

Dans les petites rivières salées de cette baie on peut entrer avec le bateau, mais celles d'eau douce, étant assez profondes à l'intérieur, sont remplies de barres de sables à leur embouchure.

69 Il s'agit de l'Îlet La Perle.

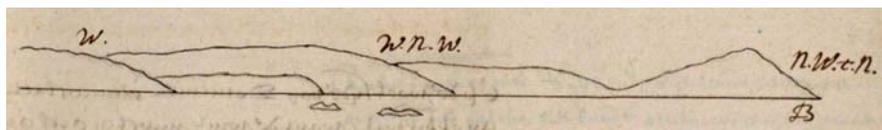
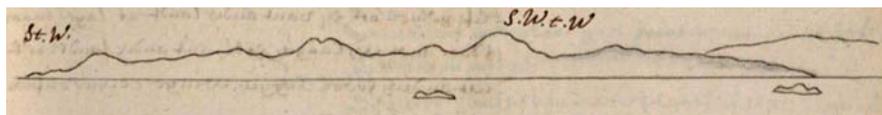
70 Il s'agit des Îlets du sous-marin.

71 Certainement la baie de Fort-de-France.

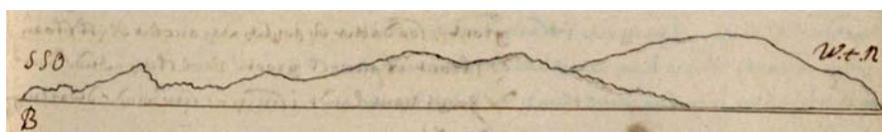
72 Lors de son voyage en 1627, Jochem Gijsen nous a laissé une carte manuscrite « de la baie au sud-ouest de l'île Matalino » (NL_NaHA_4.VEL_570) (Figure e). Dans la même collection se trouve une autre carte manuscrite non-datée de la baie de « Matelijno » qui nous explique : « Ceci est une grande baie située à la côte occidentale de l'île Matelijno, propice à faire le carénage, chercher de la bonne eau [douce] issue de plusieurs rivières » (NL_NaHA_4.VEL_547).

Quelques années plus tard, en mai 1632, la flotte de l'Admiral Maarten Thijsz arrive devant Sainte Lucie pour chercher de l'eau avec les bateaux suivants : *Amsterdam*, *Hollandsche Tuin*, *Groningen*, *Omlandia* et *Dordrecht*, voir de Laet, *Historie of iaerlijck verhael*, Vol. 3, 1934, p. 89. Ensuite, ils troquent avec les Indiens de Martinino : « 20 poules, 40 giraumons, 18 ananas, 600 bananes et bancoves, et un sac plein de patates, un jeune porc, un vieux et un jeune perroquet, et un paquet de galettes de cassave » Richshoffer, *Reise nach Brasilien*, 1677, p. 143. La flotte continue son voyage et fait escale à la Guadeloupe pour y trouver plus de victuailles mais avec peu de chance : « Le 20, nous aperçûmes plusieurs îles et passèrent au milieu dont une qui s'appela la *Quadalupa*, où nous avons mouillée dans la rade l'après-midi. Pendant la nuit, nous y sommes allés en compagnie du marchand du pays et d'une vingtaine d'hommes armés de mousquets. Nous sommes allés dans le village des Sauvages, sans rencontrer personne de sorte que nous n'avons pu trouver que peu de fruits et sommes retournées au bateau » (ibid., p. 145).

La côte orientale de l'île de Matalino jusqu'à 5 milles au sud de la pointe nord-est se montre ainsi :



En doublant la pointe B auprès duquel se trouve l'écueil se le montre la terre comme ci-dessous :



[102v]

Les deux points marqués B, sont deux représentations de la pointe NE de la terre ; l'une vue de l'est et l'autre vue du nord.

Dominica

De Matalino jusqu'à Dominica laquelle est située à 15 degrés 20 minutes, la course est selon certains N quart O [pour une distance de] que 5 milles de la pointe occidentale [de Matalino] à la pointe occidentale [de Dominica]. Selon d'autres, il y a que 4 milles NNO et SSE et elle s'étend environ vers le SSE et NNO environ 6 milles.

Sur la pointe SO de Dominica se trouve un haut écueil qui semble se détaché de la terre, mais qui s'y rattache par un col bas]⁷³. Tout près de cette pointe, il y a de petits rochers à fleur d'eau.

Sur la côte occidentale de Dominica se trouve presque partout une rive haute, car le vent vient la plupart du temps du NE ou E. La rade située à l'extrémité méridionale, est près d'une petite rivière d'eau douce, est très profonde et escarpée⁷⁴. On y ancre à 30 brasses de profondeur sur un fond de sable noir avec une corde attachée à un arbre. Parfois on a un fond mou, de sorte qu'il y reste quelque fois une ancre debout. En général, la plage est composée de grandes briques [galets] et de par la hauteur du pays on y est très embêté par les tourbillons de vent. [103r]

Un peu au nord de cette rade on peut entrer avec le bateau dans une petite rivière d'eau douce. Au coté septentrional de la pointe méridionale se trouve une petite anse où on peut s'ancre à 15, 16 brasses d'eau sur

73 Il s'agit de Scotts Point ou Scotts Head. Voir aussi la carte de Lambert Lubbertsz, ff. 88r-89v.

74 Certainement la baie de Soufrière.

un fond de sable noir. À environ un tir de mousquet de la terre, près des maisons des Indiens, on y trouve de l'eau douce mais stagnante.

À l'extrémité septentrionale de l'île se trouve une petite baie sableuse, appelée « cassamani », d'où, une fois dedans, on peut voir les Saintes⁷⁵. On y voit une grande vallée et quand on a celle-ci E quart N, ainsi on se trouve devant la rade à l'ouest. On y mouille à 16 jusqu'à 10 brasses de bon fond de sable, mais il y monte rapidement. Il y a deux petites rivières de bonne eau douce et claire dans lesquelles les bateaux peuvent parfois entrer. La latitude de cet endroit est 15 degrés 25 minutes.

En longeant la terre jusqu'à environ le milieu de l'île, on trouve un bon fond d'ancrage près d'une haute pointe très boisée, un peu éloignée d'une petite rivière, à 34 brasses sur un bon fond sableux tout près du rivage. On peut y mouiller également tout près du rivage à 14 brasses d'eau, aussi près ou loin qu'on voudra sur bon fond de sable. À un bon ½ mille au N de cette rade, on voit une vallée basse avec des endroits sans végétation, qui semble une terre cultivée [champs], sinon la terre est partout [103v] couverte de bois. Un peu au sud de la rade il y a une autre petite rivière qu'on peut remonter en bateau pour y chercher de l'eau. Quand on monte cette rivière [pour une distance de] deux ou trois longueurs de vaisseau avec le bateaux, on y trouve de l'eau très douce, en sorte qu'on peut en puiser à côté du bateau et en remplir les tonneaux. On y trouve partout du bois pour fabriquer des freins de bôme et autres choses, ainsi que du ballast en abondance.

À un mille ou un mille et demi après la pointe méridionale, on y trouve une pointe escarpée où se trouve dont une partie des rochers et des pierres se trouvent à l'extérieur auprès de laquelle, au nord, il y a un cours d'eau douce où les sauvages ont leurs maisons ; près de ces maisons, il y a un très bon mouillage sur un fond de gros sable à 30 jusqu'à 12 brasses de profondeur. On y obtient de bonnes provisions ainsi que des fruits. À environ 1½ mille directement après [le cap] méridional, il y a encore quelques petites rivières et courants d'eau douce où l'on peut également mouiller. À un quart de mille au nord de la pointe méridionale de l'île se dresse une haute soufrière tout près du rivage, [située] sur une pointe éloignée et escarpée. On peut y mouiller à côté à un jet de pierre du rivage à 15 brasses d'eau. Les maisons des Sauvages y furent brûlées en 1626 par les Français. Parfois, il y vient des navires pour charger du soufre ce qu'on trouve sur la montagne. [104r]

Description de la population et de ses moyens d'existence

Cette île de Dominica est très peuplée. La population [est] très guerrière [et] leurs armes sont des arcs et des épées faits d'un bois très lourd [dur] avec lesquels ils sont très habiles et ils sont très persévérants dans l'exécution de leurs actions⁷⁶. Ils avaient l'habitude de manger de la chair

75 « Cassa » signifie tortue de mer en langue caraïbe selon D. Taylor, *The Caribs of Dominica*, Anthropological Papers 3, In : Bulletin of the Smithsonian Bureau of American Ethnology 119. United States Government Printing Office, Washington, 1938, p. 123.

76 R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-François*, 1665, p. 94 note « bouïtou » pour la massue en bois dur.

humaine⁷⁷, désormais ils l'ont abandonnée, en se nourrissant de fruits, de poissons, de volaille, d'œufs, de [pommes de] pins⁷⁸, de bananes, d'ananas, de patates et de cassave. Celle-ci est une sorte de pain, que les femmes préparent d'une racine, nommée « yuca » [le manioc]. Elle est saine, nutritive et d'un bon goût, mais quand ces racines sont crues, elles sont malsaines étant un poison⁷⁹. Elle se fait cuire sur une large pierre au-dessus d'un petit feu pour en faire de galettes larges et blanches. Leurs maisons se trouvent en général dans la vallée parce que la terre y est fertile. Ils s'y trouvent toujours des fontaines ou des sources d'eaux douces ou des rivières qui abondent dans ce pays. Dans chaque village, ils ont un « casique »⁸⁰ à qui appartient la région et qui les mène comme un capitaine lors de leurs guerres quand ils sont en dispute avec une autre île ce qui [leur] arrive souvent. Ils naviguent avec des canots, fabriqués d'un tronc d'arbre, qui sont si grands qu'ils peuvent porter 30 à 40 hommes environ. Avec ces canots ils partent ainsi [104v] bien cent milles de leur pays, en pillant tantôt les Espagnols, tantôt les Indiens et quand ils prennent quelques chrétiens, ils les amènent à leurs demeures où ils les gardent comme des esclaves afin de travailler leurs jardins et faire d'autres travaux domestiques. Ainsi, ils traitent également les Indiens captifs, mais ils en gardent beaucoup d'entre eux pour les manger, les engraisant comme on fait ici avec les cochons et les bœufs. Ce sont de grands idolâtres, ils prient le diable qui les souvent apparaît sous d'horribles apparences ; ils lui offrent des corps d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils sont de très bonne stature et leur corps est bien formé [ayant] naturellement une couleur vive et beaucoup d'entre eux sont d'une très bonne constitution. Ils teignent leurs corps en rouge avec le fruit d'un certain arbre qui pousse dans leur pays [roucou]. Leurs cheveux sont noirs qu'ils portent longs et rasés arrondis [tonsure] selon l'ancienne façon des pays de par là ; sauf qu'ils portent par derrière une longue mèche [tresse ?] qui leur descend jusqu'à la taille⁸¹. Ils vont tous

77 Concernant l'origine du mot *carib* et « cannibal » voir par exemple P. Hulme, *Columbus and the cannibals : a study of the reports of anthropophagy in the journal of Christopher Columbus*, Ibero-Amerikanischer Archiv NF 4 (2), 1978, pp. 115-139.

78 La consommation des pins ou pommes de pins parmi les Callinagos est inconnue et semble douteuse.

79 Dans Rio (f. 8r) on note l'insertion de la phrase suivante qui indique la présence de Gerritsz en 1629 : [étant un poison] « comme j'ai pu le constater moi-même quand, le 4 avril 1629, trois soldats du navire *Zeelandia*, qui en avaient trop mangé en moururent. De sorte que chacun doit toujours se garder de manger des fruits inconnus dans des pays étrangers. » Cette phrase manque également dans le livre 131-B-12_f. 18r, Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.

80 Selon J. Arrom, le mot « cacique » signifie la personne 'avec [ka] la maison [sikua]' (dans R. Pané, *An Account of the Antiquities of the Indians*. Duke University Press, Durham, 1999, p. 8). Il représente alors le propriétaire de la maison centrale, une « tabouï » chez les Callinago, ou encore la première maison fondée sur place.

81 Selon cette description, les Caraïbes ont le sommet du crâne rasé comme les moines européens ainsi que les Tupi de Brésil. Cette coiffure démontre probablement un statut social soit le résultat d'un rite de passage, par exemple « lors des rituels *wai'á* parmi les Xavante [peuple Tupi du Brésil], ils portent des guirlandes d'écorce, différents façon de rangement de cheveux lesquels sont combinés très complexes. Les participants ont tous une tonsure rouge ce qu'explique qu'ils se sont initiés au rituel, et ensuite les oreilles percées ce que est le signe du début de l'initiation de la maturité » (P.R. Müller, *Mensagens viusais na ornamentação corporal Xavante, Grafismo indígena : Estudos de antropologia estética*, L. Vidal (ed), pp. 133-142. Edusp, São Paulo, 1992, p. 134.

nus, hommes et femmes, en sachant que les hommes portent leur membre dans un petit sachet qu'ils attachent pour cela autour leur taille. Autour du cou, ils portent des colliers de plumes d'oiseaux et de petites bestioles enfilées et suspendues par leurs dents comme des bijoux d'un grande valeur, et autour [105r] les bras, des bracelets de la même matière. Certains d'entre eux incisent leur peau et visage de nœuds et dentelures très curieuse, semblable à la façon dont ils font leurs pots et calebasses, à peu près à la façon du dessin des tortues de terre⁸². À travers le nez, les oreilles et les lèvres, ils passent des pierres et des ficelles avec des plumes, pendantes des deux côtés⁸³. Quand ils voient arriver un vaisseau

82 Ici on note la présence d'incisions corporelles –et non de tatouages– parmi les Caraïbes. Parmi les Akawaio contemporains, il s'agit de coupes dans la peau avec un objet pointu lors des rites de passages (puberté) qui sont parfois remplis avec des cendres ou du roucou, voir A. Butt Colson, Mazaruni Scorpion : A study of symbolic significance of Tattoo Patterns among the Akawaio, *Timehri* 36, 1957, p. 43 ; A. Métraux, Religion and Shamanism, *Handbook of South American Indians*, Bulletin of Bureau of American Ethnology 143. Smithsonian Institution, Washington, Vol. 5, 1949, p. 581. Voir aussi R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-François*, 1665, pp. 100-101 concernant une cérémonie parmi les Caraïbes avec la peau d'un jaguar, les griffes de *mansfœnix* (millan) et l'application d'incisions avec dents d'agouti dans la peau qui sont ensuite frottées ensuite avec du poivre. Breton (ibid., p. 132) mentionne également un rite de passage dans lequel il faudra montrer son endurance en passant plusieurs tests : « cheboütioûmain-âli, il a passé par les piques. J'ay vu dans leur festins des jeunes hommes se planter au milieu du carbet, les mains sur la teste, endurer qu'on leur donnasse des coups avec des flèches, comme des coups de plat d'épée : j'en ay vu d'autres incisez tout recemement par la plus grande partie du corps, qui souffroient que l'on escrasast un mansfœnix, avec quantité de gros poivre entre deux roches, puis qu'on les en frotast par tout (Dieu sçait s'ils avoient chaud apres cela) d'autres hors des vins se tenoient debout en la mesme posture emmy la place, & les vieilles femmes les fustigoient avec des feuilles d'annanas qu'elles tenoient par les pointes, & à contrepoil, en les retirant à soy elles les égratignoent tout, parce que ses feuilles sont commes des scies : mais les dents sont bien plus deliées, asserées, & piquantes. »

83 Voir aussi la description détaillée du Sieur de la Borde, *Relation de l'origine, mœurs, coutumes, religion, guerres et voyages des Caraïbes, sauvages des Isles antilles de l'Amérique [...]*, In : *Voyages curieux et nouveaux de Messieurs Hennepin et de la Borde. Aux dépens de la Compagnie*, Amsterdam, 1711 [1674], pp. 581-586 : « Les Caraïbes ont le corps véritablement assez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, presque tous en assez bon-point, & robustes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits. La plupart le visage rond & plein, la bouche médiocrement fenduë, les dents parfaitement blanches & serrées, le teint naturellement basanné ou olivâtre. Cette couleur s'étend même sur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs ; mais ils ont le nez & le front aplatis par artifice, car leur mere leur presse à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & espacez, fort endurcis ; parce qu'ils vont nuds pieds, les cheveux extrêmement noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler souvent, ils les coupent sur le front en forme de garcette, [p. 581] & en laissent deux peti[t]s aux deux côtez des temples ; tout le reste ils les retirent derriere & les ajustent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton, au bout desquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre de cristal ou autres bagatelles. Ils entourent cette trousse de cheveux de coton bien poli, & y fichent des plumes de Perroquet, & au haut une grande rouge de la queue d'un Anas. Ils ne portent point de barbe, ils de l'arrachent poil à poil, comme j'ai dit, avec la pointe d'un couteau, & devant qu'ils eussent l'usage de nos rasoirs, ils se servoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent sur le corps, & ils appellent cela se roucouir, les vieillards se font seulement appliquer les quatre doigts & le pouce, depuis la tête jusques aux pieds, les jeunes gens cherchent un peu plus de façon, ils se barbouillent le visage & se font des moustaches à l'Espagnole, des balastres, & [p. 582] des bigarures sur les jouës, & depuis le front jusques aux oreilles, se frottant aussi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce seroit un groin de cochon écorché. Ils se pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'estiment avec

près de l'île, ils partent tout de suite avec leurs canots en apportant à bord leurs coqs, poules, iguanes, ananas, bananes, patates, ignames et tabac etc. qu'ils offrent pour des couteaux, des boutons en verre et autres marchandises [pacotilles]. Ils sont très avides de petites et de grandes perles⁸⁴.

Cette description du peuple sert pour toutes les îles car il n'y a qu'une seule et même sorte, à savoir les Caribes et qu'ils ont tous la même façon de vivre.

cela plus beaux & vaillans ; d'autres au lieu de roucou se noircissent tout de janipa, de sorte qu'ils ressemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percez, aussi-bien que le dessous de la lèvre d'embas à l'endroit où l'on laissoit autrefois un petit bouquet de barbe ; cela se fait qu'ils ne font qu'à la mammelle : la mene quinze jour après ses couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à son enfant : Si-tôt qu'elle la lui a percée avec une épine de palmiste, elle y passe un petit fil de coton ; si c'est un fille, elle la nomme ; si c'est un garçon, c'est un homme, qui lui donne le nom, ou d'un arbre, ou d'une Isle, ou d'un poisson, ou d'un oiseau [p. 583] ou de quelque rencontre. J'en ai vu nommer un *eteou*, parce qu'il étoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du père, chacun a son nom particulier.

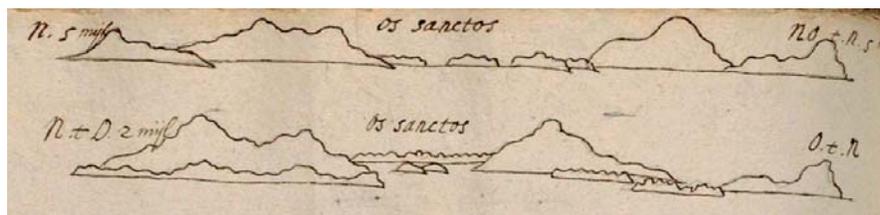
Ils pendent à leurs oreilles de petits caracolis, & à la lèvre un long fil de coton, jusques à la ceinture. Ils passent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent, ou d'étain, ils portent à leur col des caracolis grands comme la main, enchassez dans du bois, & un gros paquet de rassade, qui sont petis grains de ver noirs, blancs, de toutes couleurs. Ces caracolis sont de petites pièces de métal, en forme de croissant, minces comme du papier, luisans comme de l'or, qui ne se rouillent ni ne ternissent jamais. Ils les tirent de l'Espagnol, & donnent quelquefois un Negre pour en avoir un, ils les estiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes sortes d'animaux, & d'ongles [p. 584] de Tigres. Ils mettent leurs brasserelets au dessus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent aussi derriere le dos les ailes d'un oiseau tout entier seiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, serrées & attachées sur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de pet[t]is os d'Alloüagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des fislets. La premiere fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je pensai à nos mulets de pararde.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes. Lors qu'elles n'y fourent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent aussi d'une trousse de coton, au bout de laquelle elles mettent plusieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceintures faites de rassade, où prend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & dansent. Elles portent aussi des colliers, mais [p. 585] de gros grains de crystal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Riviere des Amazones, & qui ont la vertu de guérir du haut mal. C'est leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux fêtes d'assemblées & de visites. Elles ont une certaine demi-chausse ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougissent, qui prend depuis la cheville du pied jusques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur presse de telle forte qu'elle ne grossit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chaussure, dont la jambe sert de moule, & qu'elles n'ôtent jamais, & une espece de rotonde de même tissure, large comme une assiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant ; cet ouvrage est tissu sur la jambe même & sans cœuture fort proprement.

Elles se roucouient & noircissent aussi le corps, & font dessus leur front une manière de bandeau, qui vient en pointe [p. 586] sur le nez ; de sorte qu'il semble qu'elles ayent de crêpes comme des veuves, & autour des yeux de petis lenes noirs qui en rélevant & réchauffent l'éclat, & font paroître plus brillant. Il me souvient de ces Dames en France avec des mouches, elles ont aussi grand soin de faire leurs sourcils ; elles prennent plaisir à enjoliver leurs enfans de cette couleur, leur faisant mille petites figures fort déliées sur le corps, avec de petis pinceaux de leurs cheveux, qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit, qui ne dure que neuf jours. »

84 Quant au commerce entre Amérindiens et Européens il s'agit de perles de verre [coraal] et non de corail [kraal], comme l'a proposé Bondam dans sa traduction de Rio.

La langue de ceux de Dominica est la même que celle des Ipayoes à Manmanury [situé] à la côte de Wayana⁸⁵. [105v]



De Dominica jusqu'à Guadeloupe laquelle se situe à 15 degrés 56 minutes, s'étend vers le NO 8 ou 9 milles.

Santos

Entre les deux, à 2 ou 2 ½ milles de Guadeloupe se trouvent les Santos ; 4 ou 5 petites îles élevées formant un semi ensemble. Elles sont vertes et couvertes de broussailles et il paraît y avoir aussi des plages sableuses ainsi que des mouillages.

Guadalupo

Dans sa plus grande longueur, Guadeloupe s'étend ENE et OSO et elle se montre comme si il y avait deux îles. La partie occidentale est très haute et couverte densément de bois tant que la partie orientale [est] assez basse, aride, et couverte avec du taillis dense. D'après les écrits des Espagnols, il y a une crique salée qui traverse au milieu du nord au sud par laquelle on pourrait passer en barque d'un côté à l'autre⁸⁶. Sur la côte septentrionale il y a une très grande baie et du côté oriental de cette terre basse il y a une rade. Il y a aussi deux grands lacs et sur cette côte vers l'est, il y a aussi beaucoup de petites îles et de récifs de sorte qu'on ne peut pas s'y ancrer. Sur la côte méridionale, il y a une grande baie comme sur la côte septentrionale et sur le coté SO il y a une grande plaine au bord de la mer avec quatre petites rivières d'eau douce⁸⁷. Et côté NO se trouvent deux petites îles à une ½ lieue [106r] de la terre. Il y a encore deux rivières sur la côte septentrionale. Les ruisseaux de Guadeloupe qui

85 Concernant les déplacements des Yao de Trinidad, voir par exemple le récit de Lawrence Keymis, *Relation of the second Voyage to Guiana* [...]. Thomas Dawson, Londres, 1596, B2v. Cependant, il nous semble que ce passage concerne une adaptation de Keymis : « 14, Manmanuri, Ipaios Ch[arib] : Ils parlent la langue des Indiens de Dominica. Il sont peu nombreux, mais ils sont très cruels avec leurs ennemis, qu'ils attachent et mangent vivants morceaux par morceaux. Ces tourments ne sont pas comparables aux douleurs mortelles engendrées par les blessures ou les plaies causées par les flèches empoisonnées avec le jus de l'herbe Wapototo. Ces Indiens, parce qu'ils mangent ceux qu'ils tuent, n'utilisent pas ce poison. Le littoral n'est nulle part très peuplé, car ils se sont exterminés entre eux lors de guerres mutuelles. Mais maintenant, dans toutes les régions jusqu'à l'Orénoque, ils vivent en bonne intelligence et en paix » (Keymis, *Relation of the second voyage*, 1596, F4v). Cet extrait est tiré de la traduction de G. Collomb et M. van den Bel, *Entre deux mondes*, 2014, p. 60.

86 R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-François*, 1665, p. 472 note le mot callinago « aboucoutou » pour cette rivière salée.

87 Il s'agit certainement du Petit Cul de Sac Marin.

sont nombreux, ont plusieurs sortes d'excellents poissons. Le pays est prodigieusement fertile. Il y a une bonne quantité de cochons qui ont une chair exquise⁸⁸. Il y a une multitude d'oiseaux tant terrestres dans les forêts que dans les eaux, tels que plongeurs, merles, sarcelles et d'autres inconnus. Il y a une source d'eau chaude qui est tellement chaude que si on y dépose une chaudière remplie d'eau froide et de poisson, de viande de cochon ou d'autre chose, oui, elle se mettra tout de suite à bouillir, plus vite que sur le feu⁸⁹.

Aujourd'hui, cette île est habitée d'Espagnols et de Sauvages qui fuient vers l'intérieur du pays quand ils voient des vaisseaux⁹⁰. Quand ils viennent à bord, ils promettent beaucoup de provisions mais en apportent peu⁹¹. [106v]

88 Il s'agit certainement de cochons du vieux continent amenées par les Espagnols, voir T. L'Etang, Epilogue, *Étude pluridisciplinaire d'approfondissement des connaissances sur les versants nord-ouest de la Montagne Pelée* (Collective). DEAL de la Martinique, Fort-de-France, 2013.

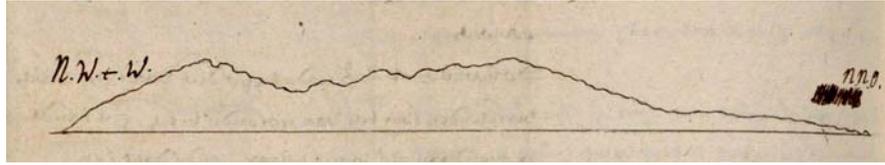
89 Rio (f. 9r) note de plus : « Le pays est partout couvert d'arbres dont quelques-uns donnent de la gomme ; il y a différentes sortes bois dont certains médicaux comme le bois de 'guagcon' ou le 'pock houdt' (*Guaiacum* sp.), de superbes cèdres et autres espèces. »

90 L'Espagnol Alonso de Santa Cruz donne une description semblable de la Guadeloupe dans son *Islario general de todas las islas del mundo, dirigido a la S. C. R. M. del rey don Phelipe nuestro señor por Al^o de Santa Cruz su cosmographo mayor*. In : Publicaciones de la Real Sociedad Geográfica 7, Madrid, 1918, pp. 503-505 : « al austro de la ysla dicha [Sancta Maria la Antigua] esta dicha Guadalupe a la qual pusieron este nombre por la semejanza que vieron tener a las sierras y asiento de Nuestra Señora de Guadalupe, la qual se estiende levante poniente por quatorze leguas y por lo mas ancho tiene doze y en el medio se viene angostando a tanto que parescen dos yslas juntas y pasa por en medio como un rio angosto de agua aunque muy baxo. A La parte de poniente tiene unas montañas que se estienden de sep- [p. 504] tention al austro donde salen muchos rios, llamose, segun los antiguos, Caruqueira y agora Guadalupe ; contiene en si muchos generos de arboles principalmente uno donde nasce el anime blanco muy oloroso, esto arbol da una fructa como havas o algarrofas [algarrobo] y lo de dentro es harina dulce como la miel, ay muchas fructas como piñas, guayabas, pitagayas, lobos, guanabos y otras como alcauziles romanos, tan grandes como naranjas y lo de dentro blanco como natas y del mismo sabor que lo pueden comer con cuchara ; es olorosa y muy linda fructa, asi mismo ay miel y cera de que es la ysla fertil, hallaron muchos papagayos y de muchas colores y las gentes asi hombres como mugeres eran exercitados en la guerra y mañosos y esforçados y van a tomar esclavos en otras yslas. Ay dos puertos en ella uno a la parte de medio dia y otro a la parte del norte. Al sudueste desta ysla, por una legua, se halla una ysleta con otros ysleos, la ysla es prolongada norte sur por quatro leguas dichas todos Sanctos.

Al austro de la parte oriental de la ysla de Guadalupe esta otra dicha Mari Galante o Sancta Maria Galante la qual llamo el Almirante asi por el nombre de la nao en que el yva llamada assi y no como dice Pedro Martir por la gentil vista que tenia y la hallaron habitada de los Caraïbes de casas como la Española en unos lugarejos de veynte o treinta casas cada uno ; vieron en ella dos estatuas de madera mal hechas con unas culebras arebueeltas las quales tenian para bien parescer y no para las adorar porque se hallo que adoraban a un solo Dios del cielo, los quales como sintieron a los christianos huyeron todos dexando sus esclavos que tenian para comer los quales se vinieron a los christianos que serian casi treynta ; tenian en las casas muchas vasijas y en las cocinas carnes cozidas humanas y otras de ansares y papagayos y otras partes de cuerpos / humanos espetados en asadores para asarse y en lo mas interior de sus casas se hallaban muchas canillas de braços y piernas para hazer las puntas de las flechas en lugar de quadrillos o casquillos de hierro y en [p. 505] la ysla hallaron un rio bueno ; tiene una sola loma que la toma de norte sur ; tiene a la parte del poniente una gran playa y á la parte de oriente unas barrancas altas. »

91 Effectivement, les Caraïbes tardent avec leur marchandise, comme remarque également Keymis, *Relation of the second voyage*, 1596 : « De là, nous fîmes voile vers Santa Lucia [E2r] mais nous atteignîmes les Granadas, qui ne sont pas habitées. Nous pûmes difficilement atteindre Saint Vincent, en louvoyant sous-le-vent de l'île. Le tabac y est bon, mais les Indiens sont cannibales. Ils nous promettaient de la marchandise, nous retardant chaque

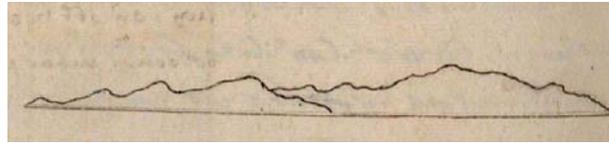
La côté SE de Guadalupo se montre comme ci-dessous quand on y est tout près :



À un mille de cette pointe il y a des gens sur l'île et un petit lieu pour ancrer à 24 brasses d'eau. Directement après le cap septentrional, il y a aussi des mouillages, mais tout près du rivage ; l'un est plus profond que l'autre ayant parfois de mauvaises eaux et un fond de sable noir à 25, 20, 30 et 35 brasses d'eau. Quand on se trouve au mouillage du dit premier endroit près de la pointe septentrionale, on voit Dominica au SSE et Montsarate au NNO.

À environ 2 milles au nord de la pointe méridionale on trouve un ancrage à 30 brasses sur un fond sableux, à portée d'un tir de mousquet du rivage. On y trouve une bonne eau douce qui est facile à chercher aux ruisseaux qui y descendent de la montagne.⁹²

Prospection de Guadalupo⁹³ quand on se trouve à 3 léguas au large⁹⁴.



Marigalante

Marigalante est une île assez basse et plate, [107r] couverte d'arbres qu'on aperçoit lorsque la terre se montre de loin de sorte qu'ils [les arbres] se trouvent dans l'eau. La pointe orientale la montre comme une montagne qui ressemble au museau d'un thon. Sur la côte septentrionale elle a quelques falaises rouges et sur la côte occidentale quelques palmiers auprès desquels se trouvent des cours d'eaux. Cette île n'a pas de bons ports pour le mouillage et quiconque devrait y ancrer se mouille

jour et n'attendant que le moment de nous trahir, de nous capturer et de nous manger, comme ils avaient dévoré récemment tout l'équipage d'un navire français. Leur perfidie avait été révélée par un de leurs esclaves, et à partir de ce moment ils se sont toujours abstenus de nous visiter. Lorsque les étrangers prennent place sur leurs chaises basses, ce par quoi ils paraissent faire montre de civilité, cela signifie la mort pour ceux qui leur font confiance. » On remarque que Keymis reprend ce qu'avait écrit Walter Raleigh concernant les « Canibals » des Petites Antilles dans *The discoverie of the large, rich, and bewtiful empyre of Guiana* [...]. Robert Robinson, Londres, 1596, p. 22.

92 Il s'agit certainement de la rade de Basse-Terre. Rio (ff. 9v-10r) montre un beau dessin de la côte sous-le-vent avec trois mouillages dont celui de Basse-Terre montre aussi quatre maisons (Figures f et g).

93 Rio compte six dessins de la Guadeloupe avec quatre maisons en haut d'un piedmont, probablement le morne Houël ou Houëlmont.

94 Ici, Gerritsz reprend littéralement une description espagnole comme l'indique les distances exprimées en *léguas*.

sur la côte occidentale où le pays s'étend vers le sud et le nord, ayant un bon fond sableux, mais il y a peu de profits à trouver. Elle est habitée par trois sauvages qui déclarent qu'ils sont les seuls habitants⁹⁵.

Deseada

Deseada est située à 16 degrés, 10 minutes, s'étendant principalement vers ENE et OS quart O. À l'est elle a une pointe aiguë ; vers l'ouest elle se montre plus épaisse ou grosse quant à la côte septentrionale, elle se présente comme un pain rond. À la côte nord comme au sud la terre est bonne et sans péril, à l'exception d'un banc de sable qui se trouve entre Deseada et Guadalupo. C'est une île élevée et aride, sans arbres, où il n'y a rien à prendre. Elle est sans eau et sans habitants.

Au sud de Deseada, à environ 2 milles, se trouvent deux [107v] petites îles basses tout près de l'un et l'autre ayant des rochers à fleur d'eau sur lesquels la mer se brise avec violence⁹⁶.

À la côte occidentale elle a un bas-fond bas en pente que l'on peut sonder aisément.

Antigua

Antigua est tout à fait montagneuse et accidentée et sa plus grande longueur est de l'est à l'ouest. Elle se compose de deux morceaux qui, vues au loin depuis la mer, se présentent comme deux îles séparées. Elle est plus élevée en son milieu ; l'extrémité orientale étant plus mince et plus étroite que l'extrémité occidentale. Le long de la côte septentrionale elle a beaucoup de récifs et sur la côte méridionale quelques falaises blanches.

Sur la côte septentrionale, elle a deux belles baies, si rapprochées l'une de l'autre qu'on peut tirer de l'une à l'autre avec un mousquet. On y peut mouiller aussi bien que devant Amsterdam. [*en marge* : D'autres l'ont décrit sous le nom de S. Bartolome, une île basse qui s'étend NE quart SSO environ 3 milles de longueur et, apparemment, la moitié en largeur. Ayant autour des mauvais fonds et des écueils, de sorte qu'à beaucoup d'endroits du rivage et à 1 mille au large, il y a des brisants forts, notamment à la côte nord, sud ou est. Principalement composé de bancs sableux gris avec peu de terre [arable] et d'arbres, sauf à la côte méridionale où se trouve un peu de taillis dense et des arbres. On n'a pas observé des choses intéressantes comme, par exemple, des salines, du bois, des animaux ou des victuailles ; elle est entièrement aride et maigre de sorte qu'aucune des îles Caribes n'est aussi sobre que celle-ci. En suivant le sondage de ces descripteurs qui sont débarqués, elle se situe à 17 degrés. À partir de l'extrémité occidentale de Barbada jusqu'à l'extrémité

95 Selon Pacifique de Province, l'île de Marie Galante est utilisée comme jardin par les Caraïbes : « Notre visite et traite étant finies, nous retournâmes par le long d'une autre très belle île, nommé Marie Galande, où les Sauvages de la Dominique vont faire de jardins » (Pacifique de Provins & Maurile de St Michels, *Brève relation du voyage des îles de l'Amérique*, B. Grunberg, B. Roux & J. Grunberg (éds.), In : *Corpus Antillais*, Collection de sources sur les Indiens caraïbes 3. L'Harmattan, Paris, 2013, p. 27.

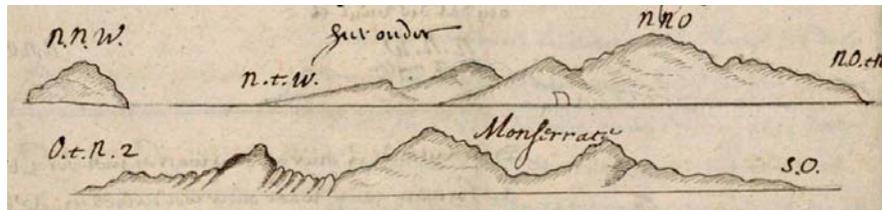
96 Certainement les Îlets de Petite Terre.

occidentale [de S. Bartolome] il y a environ 6 milles. Entre cette île et Montsarate le fond est entièrement plat avec un bon fond de sable à 10 brasses de profondeur.⁹⁷ On peut y entrer avec toute une flotte de vaisseaux afin de faire du carénage. Aux mois de juin, de juillet et d'août on peut y prendre beaucoup de tortues.

Pendant la nuit, l'accès de cette île n'est pas sans danger à cause d'un grand récif rocheux qui s'étend au sud-ouest de la terre. À la côte occidentale, il [le fond] est très bas de 13, 14 brasses d'eau. À un bon ½ mille de la côte et à un bon ½ mille de la côte septentrionale, se trouve dans la mer un banc de sable blanc qui sort de l'eau. Elle est entièrement sans habitants⁹⁸. [108r]

Monsarate

Monsarate est une petite île élevée, toute couverte de bois, inhabitée et ayant de l'eau douce. Elle se trouve à 8 milles NNO de l'extrémité occidentale de Guadaloupe et quand on se dirige vers l'île et ayant l'une des pointes N quart O et l'autre NE quart N et la terre haute NNE ainsi se montre en-dessous la terre un endroit blanc qui ressemble à une voile. Et, en même temps, ayant la même vue, on verra au NNO l'île de Redondo. L'ensemble se montre comme ci-dessous.



Monsarate a beaucoup de pointes saillantes et d'anses où l'on peut ancrer mais sur un mauvais fond. Les Indiens habitent sur la côte septentrionale, mais le fond y est, sur 2 ou 3 milles, rocheux et très mauvais. La rade se trouve à la côte méridionale mais elle est peu propice d'y aller avec les navires pour y trouver les provisions car, pour parler aux Indiens, il faudrait traverser toute l'île à pied⁹⁹. Il y a un bon fond au large de la pointe SO ayant 12 ou 14 brasses d'eau.

97 On retrouve le même texte, mais barré, plus loin pour Saint Barthélemy (f. 114r) qui présente une erreur de l'auteur. Il s'agit sans doute d'une description de l'île de Saint Barthélemy et aucunement à une d'Antigua. Saint Barthélemy se situe effectivement à 17 ° Nord et environ 10 (en non 6) milles à l'est de Barbuda. La référence à Montserrat est aussi une erreur, la description correspondant à celle du sec profond d'environ 25 m de profondeur qui relit Saint Barthélemy à Saint Martin.

98 À priori l'île d'Antigua n'est pas sans habitants lors du passage de Gerritsz. L'expulsion des Callinago est officialisée par le Traité Basse-Terre conclu le 30 mars 1660 entre une coalition franco-anglaise des seigneurs propriétaires des Îles-au-vent et quinze capitaines ou chefs callinagos des Îles-sous-le-vent, J-B. Dutertre, *Histoire generale des Antilles habitées par les François* [...]. Thomas Jolly, Paris, 1667, Tome I, pp. 535-536. La traduction par Bondam de la dernière phrase : « Les habitants sont d'un naturel très jovial », paraît peu compréhensible.

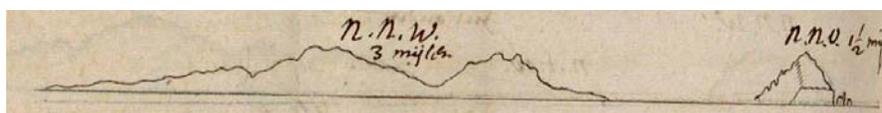
99 Dans Rio (f. 11r), le dessin de l'île démontre une petite maison. Nicolás de Cardona (1989, f 22r) fait mention de « algunos yndios » sur l'île de Montserrat.

Redondo

Redondo est une petite île haute sans plaine ; la distance est moins d'un tir mousquet. [108v]

Nieves

Nieves est une île inhabitée ayant environ 9 milles de longueur et au milieu se trouve une haute montagne avec un dos d'âne [et] à chaque extrémité basse¹⁰⁰. Au milieu se trouvent encore deux petits monts qui sont assez hauts. Le dos d'âne se voit le mieux quand on se trouve soit au nord, soit au sud. Lorsqu'on a cette montagne à 1 mille SE, on se trouve droit devant la rade. On n'a qu'à aller tout droit devant et on verra une plage de sable où se trouve la rade. On y trouve un beau fond plat. Il faut éviter la pointe SO car elle est mauvaise.



Cette île est partout couverte de forêt de différents bois parmi lequel il y a des arbres d'une taille prodigieuse. Ils constituent un excellent bois de charpente et de menuiserie et beaucoup ayant une odeur agréable [ou] une belle couleur pour la teinture comme le jaune, le rouge et le blanc. Il y a du bois dur et d'autre plus doux et d'un grain très fin. Il y a un bois qui est très fin et qui sent parfaitement comme des clous de girofle. Un autre bois donne la gomme « ellemna » et ainsi de suite¹⁰¹. Il y a une abondance de « guiacan », de sorte que beaucoup de navires anglais en ont chargé chaque 200 baril¹⁰². Cela ne leur coûtait que le travail de la coupe. Il y a beaucoup de cours d'eau douce abondant en différentes sortes de poissons parmi lesquels on trouve également la « sanato », très appréciée des Espagnols¹⁰³. Il y a aussi un fruit qui ressemble au goût de nos petits-pois et bon à manger. Mais cette île [109r] est surtout renommée pour un bain sain [chaud] qui jaillit de rochers durs situés à un mille à l'intérieur du pays et qui se jette dans une rivière d'eau douce laquelle se jette dans la mer sur la côte occidentale de la terre près d'une pointe rocheuse, au sud de la rade¹⁰⁴. Quand on prend ce bain ce que se fait habituellement lorsqu'on est mouillé là, l'eau semble, au premier abord, si chaude qu'on la supporte à peine, mais si on y reste un peu plus de temps, elle paraît plus supportable et elle fait tout de suite transpirer le corps. On peut y s'asseoir jusqu'aux genoux et plus on y reste, plus on

100 Cette phrase d'ouverture est précédée par la suivante dans Rio (f. 11v) : « L'île de Nieves est actuellement habitée par 500 Anglais environ, qui y sont arrivés en 1628. Ils y ont de bonnes plantations de tabac. » Il s'agit d'Anthony Hilton qui arrivait avec 80-100 colons (V.T. Harlow, *Colonising expeditions to the West-Indies and Guiana, 1623-1667*, In : Works issued by The Hakluyt Society, Second Series 56. Hakluyt Society, Londres, 1925, pp. 4-5).

101 La gomme *elemi*, une résine utilisée en pharmacie, probablement celle du courbaril.

102 Guiacan ou guiacas (*Guaicum* sp.).

103 Poisson non déterminé.

104 Aujourd'hui il s'agit de Bath village.

sue. En sorte que si, entre temps, on ne se rafraichissait pas à l'air frais, on risquerait de tomber en défaillance à cause de la grande chaleur qui monte du sol. Cette baignade guérit toute sorte de maladies. Les Anglais en ont eu souvent l'expérience par rapport à la gale et la vérole, [mais] aussi avec les ulcères et d'autres qui ont été guéris entièrement après sept ou huit bains.

À partir de l'embouchure de cette rivière droit vers le sud, à environ un tir de mousquet, on trouve un verger de bois de « guiacas », localisé sur un lieu agréable au sommet d'une montagne basse où il y a beaucoup de petites bêtes qu'on appelle « lapins » [agouti] ayant une queue longue [109v] d'un doigt et une tête comme un rat et sur le dos une sorte de poil de couleur brune. Il y a aussi des « leguanen » [iguanes] ce que sont des quadrupèdes avec une queue longue comme un serpent lesquels sont bonnes à manger. Il y a de très grands serpents et une foule de petits lézards de diverses couleurs et aux mois de juin, juillet et août on y trouve beaucoup de tortues.

Redit

~~Nieves n'est pas habitée selon les déclarations des Anglais à S^t Christoffel. Elle a une bonne terre et grasse et s'elle sera défrichée et semée de tabac car il y a deux petites rivières avec de l'eau douce et les arbres sont abondantes.~~

[*en marge* : De Guadalupo jusque St Christoffel il y a 14 à 15 milles NO quart N]

S^t Christofel

S^t Christoffel n'est qu'à un bon ½ mille de Nieves, et de Guadalupo jusqu'à S^t Christoffel il y a 14 ou 15 milles NO quart N ; elle est beaucoup plus élevée et aussi plus longue que Nieves.

À son extrémité méridionale, son rivage est morcelé de sorte qu'elle se compose de deux îles. La rade se trouve au milieu de l'île [Basse Terre], [située] NO d'une rade en-dessous Nieves.

On jette l'ancre devant des maisons près d'une petite rivière, ou à un tir de mousquet [110r] au sud du fort dans 16 brasses d'eau tranquille sur un bon fond¹⁰⁵. On y trouve du bois, de l'eau et du ballast¹⁰⁶. Le village où on se mouille est aujourd'hui habité par des Anglais et un peu plus au sud habitent les Français où, par ailleurs, on peut également ancrer. Les Anglais et les Français ont ensemble toute l'île en leur pouvoir

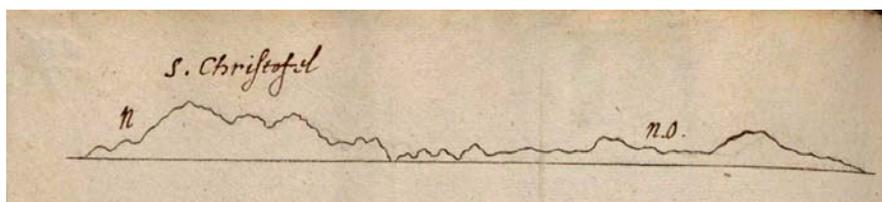
105 Les Archives nationale des Pays-Bas conservent aussi une petite carte maritime dessinée par Gerritsz lors de son voyage dans l'île de Saint Christophe qui montre les rades sur la partie septentrionale (NL_NaHA_4.VEL_568r) (Figure h). Voir également la carte des Petites Antilles de Saint Lucie jusqu'à Hispaniola dressée par le cartographe Vingboons selon les dessins de Gerritsz qui se trouve dans l'Atlas Christina au Vatican (BAV Reg. Lat. 2105-19, sign. 39) notée par M. Gosselink, *Land in Zicht : Vingboons tekent de wereld van de 17^{de} eeuw*. Waanders/Nationaal Archief, Zwolle, 2007, p. 140.

106 Bondam traduisait ici par erreur eau salée ou « zout water » en néerlandais. Cependant, on lise « houdt, water » soit du bois et de l'eau.

et ils se nourrissent des fruits du pays¹⁰⁷. Ils gagnent leur vie avec la culture du tabac qui y pousse très bien¹⁰⁸. D'après leurs déclarations, en mars de l'année 1627, ils avaient au moins 40 milles livres sur pied. À l'extrémité sud-est, il y a une assez grande saline qui livre une bonne quantité de sel lorsque c'est le temps [la saison].

Selon les dires des Anglais, on pourrait y charger au moins cent navires, mais il faudrait y avoir des gens sur place pour y racler le sel chaque jour en tas, car il y a des « oracanen » [ouragans], [étants] de forts vents, qui font passer l'eau [de mer] au delà de la plage en sorte que le sel fond dans la saline. En juin, juillet et août, le sel y est le plus abondant ; au début du mois d'octobre de 1627 il y avait un jour assez de sel pour charger au moins 20 navires et le jour d'après, comme la saison des pluies avait commencée, il avait fondu. À la fin de mars, le sel commence à s'y déposer.

À partir de l'extrémité septentrionale, la côte occidentale s'étend environ 3 milles SSE et puis vers l'est en doublant le sud ayant une terre basse et morcelé. [110v]



À environ un mil au-dessous de la pointe NO, tout près de la terre qu'on puisse voir les gens à la plage, on n'a [toujours] pas de fond dans 50 brasses d'eau. La plage y paraît être très belle.

*Redit ou description détaillée
de S Christoffel*

St Christoffel est 10 milles long, et sa plus grande largeur est 2 milles et se situe à 17 degrés, 20 minutes. La terre du pays est une bonne terre noire et dure sur laquelle pousse tout ce qu'on y sème. Elle est habitée en 3 endroits : sur la côte occidentale les Français ont construit un fort près de leurs champs de tabac, et sur la côte occidentale ils ont également un fort. À environ 2 milles de là vers le nord se trouve le fort des

107 L'île de Saint Christophe a été colonisée par Thomas Warner après l'échec de la colonie sur la rivière Oyapock pour le compte de Roger North. Sur place, Warner rencontre le « Roi » des Caraïbes, appelé *Tegreman* (Harlow, *Colonising expeditions*, 1925, p. 1, 18).

108 Les Anglais et Français y cultivent le tabac mais ce sont les Néerlandais qui assument le transport vers l'Europe : « The next day came in Captaine Charles Saltonstall, one of many young Gentleman, son of Sir Samuëll Saltonstall, who English ships. Brought with him good store of all commodities to relevee the plantation ; but by reason some Hollanders, and others, had bin there lately before him, who carried away with them all the Tobacco » J. Smith, *Travell's*, 1906, Vol. 2, p. 191. Le transport du tabac et d'autres cargaisons était déjà le travail principal des Néerlandais sur la rivière Amazone où les Anglais et les Irlandais se situaient auparavant, J. Lorimer, *English and Irish Settlement*, 1989 ; L. Hulsman, *Nederlands Amazonia, Handel met indianen tussen 1580 en 1680*, Thèse de Doctorat de l'Université d'Amsterdam, 2009.

Anglais. Le pays n'a pas de port ni d'eaux courantes, sauf près du fort anglais où il y a une vallée avec une eau douce qui descend de la montagne, bonne à boire et facile à aller prendre avec le bateau. Les Français creusent des fosses sur la plage dans lesquelles vient de l'eau douce, mais elle n'est pas aussi propre comme l'eau qui descend de la montagne. [111r] Il y a un bon fond sableux, on peut y ancrer dans 26, 28 brasses d'eau ou très près de la terre, comme on le souhaite, mais il n'est possible de mouiller partout car le fond est à certains endroits rocheux. En venant du sud, il n'est pas souhaitable de mouiller à côté des salines mais plutôt dans l'anse à côté du fort français dans 10, 12 brasses d'eau. À côté du fort anglais on peut se mouiller aussi, mais là ce n'est pas aussi bon que devant le fort français, et si on veut mouiller près du fort anglais ce sera plus bas, à un tir de berche, juste à côté d'une colline arrondie et blanche près d'une montagne escarpée ; là on a un fond sableux sous 25, 26, 28 ou, plus près de la terre, à 22 ou 20 brasses d'eau.

On ne peut pas passer entre S^t Christoffel et Nieves à cause d'un grand rocher qui se trouve là et parce qu'il y a pleins d'écueils et [un fond] rocheux¹⁰⁹. Mais entre S^t Christoffel et Eustaçio on peut passer sans péril.

Quand les Français et les Anglais sont venus ici au début, ils vivaient d'abord en paix avec les sauvages en cultivant le tabac, mais quand ils ont aperçu que les sauvages étaient trop puissants, ils en ont tué une partie [111v] et une partie a été capturée afin de les servir. Le reste s'enfuit dans les montagnes où ils se trouvent toujours. Ainsi maître du pays, ils l'ont partagé entre eux, chacun la moitié¹¹⁰. En sorte que les Français ont leur propre gouverneur avec leur conseil, gentilshommes, garnison etc. comme les Anglais ont leur gouverneur etc. Les Anglais ont 500 hommes et les Français 300 hommes et travailleurs. Le gouverneur français garde le fort à la côte orientale et le fort sur la côte occidentale est gardé par un capitaine. Les plantations de tabac se situent près des forts, et à environ un tir de chaque plantation il y a une maison avec un capitaine qui tient autant de gens que nécessaire pour sa protection et pour le travail de la plantation. Ils ne craignent pas seulement les sauvages du haut pays, mais aussi ceux venant de l'extérieur, comme cela s'est passé dans l'automne de l'année 1627 quand 500 sauvages sont venus de l'extérieur en tuant 30 Français, détruisant une plantation et brûlant leur maison. Il y a environ 16 ou 18 femmes chrétiennes mais elles ne sont pas restées longtemps. Avec 20 ou 30 femmes sauvages qu'ils ont obtenues [capturées] quand ils ont conquis l'île. Leurs enfants sont élevés comme des chrétiens ; les Français dans la religion catholique ayant un prêtre avec eux, et les Anglais dans la religion réformée comme c'est l'habitude en Angleterre. [112r]

Il n'y pas de fruits sur l'île, uniquement quelques bananes, patates et ananas ainsi que des pastèques [mais] pas de blé¹¹¹. Le pays est rempli

109 Vraisemblablement Cow Rock voire Booby Island.

110 Voir aussi J-B. Dutertre, *Histoire générale des isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, et autres dans l'Amérique [...]*. Chez Jacques Langlois, Paris, 1654, p. 7 ou Harlow, *Colonising expeditions*, 1925, pp. 1-3.

111 Il fait probablement référence au blé d'Inde ou maïs.

avant tout d'arbres sauvages mais il est quand même propice à faire pousser du blé.

Comme victuailles, il y a des pigeons, des iguanes et parfois les sauvages pêchent du poisson pour eux avec leurs canots. Comme pain, ils ont du « cassavy » que les sauvages préparent pour eux avec des racines d'arbustes¹¹². Il est possible d'y élever du bétail car il y a suffisamment d'herbe et de légumes.

Le bois que l'on y trouve ne sert pas à construire des navires, plutôt des chaloupes, mais il faudra parfois beaucoup d'effort pour l'amener de la forêt à la plage. Il y a suffisamment de bois et de pierre [calcaire récifal] pour brûler la chaux, mais le cordage et la poudre manquent.

Leur production est uniquement le tabac avec lequel le gouverneur anglais gagne 12 tonnes d'or chaque année pour lui et ses collaborateurs, plus tous les frais. [*en marge* : selon leurs dires] Cependant, de ces 1 200 000 florins il doit payer son roi pour la reconnaissance de l'artillerie et pour les gens qui lui sont envoyés chaque année par le roi. [112v] Les Français n'ont pas autant de revenus [que les Anglais] car ils ont moins de gens et [donc] peuvent cultiver moins de champs.

Les bateaux qui arrivent sont Anglais et Français. Les Néerlandais y vont parfois pour chercher de l'eau ainsi que du sel, qui leur manque souvent car, malgré la présence de quatre salines produisant du sel pendant certaines années, le sel fond quand il pleut, par l'eau qui descend avec force de la montagne dans les salines. Celui qui veut faire du profit là-bas en chargeant du tabac pour faire des échanges, amènera de la viande, du lard, des pois, des haricots, du gruau, du fromage, du beurre, des biscuits, mais surtout du vin et l'eau de vie, de la poudre, du plomb, des mèches, et des munitions dont ils ont besoin lors des guerres, ce qui est nécessaire pour le commerce comme ils en ont l'habitude. Les victuailles rapporteront plus de profit¹¹³.

La fortification des Anglais est faite de pieux de palmiers à la hauteur d'une lance, dans laquelle se trouvent 5 pièces de fer tirant chacune 18 livres. Sur le rempart, près de la mer, se trouvent deux petites pièces tirant chaque 2 ou 3 livres de fer, ce qui représente toute l'artillerie anglaise sur l'île. [113r]

Dans cette fortification se trouve une maison faite de pieux de palmiers. Son toit est couvert de roseaux et de feuilles de palmiers sur les murs de la maison. A l'intérieur elle est divisée [en pièces avec du bois] tiré de la forêt et scié. Le gouverneur habite à l'étage avec sa femme et ses enfants et au dessous, dans de petites chambres cloisonnées, habitent des officiers, deux par deux¹¹⁴. Ensuite, il y a un corps de garde dans lequel demeure toute la population.

La fortification française est comme celle des Anglais, ils ont une maison construite de façon similaire mais sans les petites chambres, avec une chambre au rez-de-chaussée dans laquelle se trouve le principal des Français. Il y a aussi un corps de garde dans lequel se trouvent les

112 Cassave : le pain ou la galette de manioc s'appelle « alleiba » selon R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-François*, 1665 p. 27.

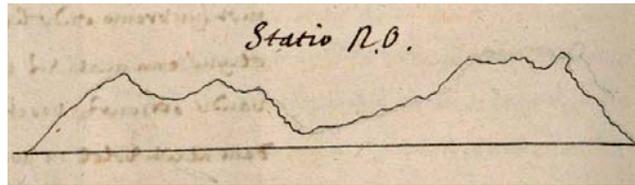
113 Pour les passages commerciaux des Néerlandais voir par exemple J-B. Dutertre, *Histoire générale*, 1654, p. 11, 23.

114 Deux officiers occupent une petite chambre et, dans une autre chambre, encore deux.

soldats. Sur la côte occidentale, le capitaine français ne dispose que de 6 pierriers dans son fort et le gouverneur français n'a que ses mousquetaires pour garder son emplacement¹¹⁵.

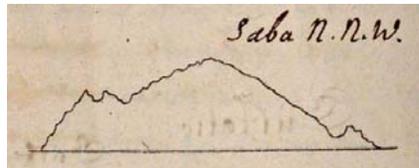
Eustatio

Eustatio est située à 3 milles NNO de l'extrémité septentrionale de S^t Christoffel. Il est très périlleux de passer entre les deux îles car il y a des rochers immergés que l'on peut voir ici et là sous l'effet de la houle. [113v] A l'extrémité méridionale [se trouve] une très haute montagne dénudée. Sur la côte occidentale, il y a par endroits une plage de sable. Dans les vallons de la côte occidentale de la partie septentrionale se trouvent quelques grands arbres. Sinon, l'île est aride et inhabitée.



Saba

Saba est située à environ 3 milles NO quart N d'Eustatio. Elle lui est fort semblable mais sa montagne est plus pointue de sorte qu'elle ressemble à un pain de sucre. Au nord et à l'ouest de cette île s'étend une terre ou un récif pierreux de 10, 9 et au moins 7 brasses d'eau d'au moins 1 mille de large où l'on voit le fond clair et net en distinguant la couleur des rochers. Sur la côte méridionale on a aussi un fond de 10 et 12 brasses d'eau sur une étendue de 2 à 3 milles. À 3 milles dans la mer il y a que 10 brasses de profondeur sur un bon fond. Sous le vent de cette île, on peut voir S^t Martin, Anguilla, et Sombrero.



S^t Martin

S^t Martin a, à partir du milieu vers l'extrémité orientale, une terre assez haute et [114r] à l'extrémité occidentale de la terre basse. Vers l'extrémité occidentale, presque au milieu, là où la terre haute se sépare de la terre basse, se situe une saline d'environ 1 mille de longueur et d'un

115 L'emplacement des forts français et anglais ainsi que quelques toponymes sont repris sur la *Pascaert* de 1631 par Hessel Gerritsz (Figure i).

demi mille de largeur où, au début d'avril de cette année 1627, on n'y a pas trouvé de sel, mais des tortues et du poisson. À l'extrémité orientale de la côte méridionale, il y a encore deux petites salines où on pourrait peut-être trouver du sel à la bonne saison. C'est à l'ouest et au milieu de la côte méridionale qu'on trouve de la terre plate, un fond de sable blanc et parfois pierreux. L'eau y est la plupart du temps si claire qu'on peut voir le fond à 7 ou 8 brasses. On fera bien d'y sonder [le fond]. L'île est inhabitée¹¹⁶.

S. Bartolomeo

À environ 2 milles au SE de S^t Martin se trouve une île [aux contours] morcelés ayant des pointes et des anses. Elle montre beaucoup de grands rochers le long de sa côte septentrionale et tout cela la rend difficile à l'accès. Elle est indiquée comme étant Saint Bartolemeus sur la carte nautique. Il s'agit d'une île basse qui s'étend NE et SO environ 3 milles de longueur et, apparemment, la moitié en largeur. Ayant autour des mauvaises fonds et des écueils, de sorte que à beaucoup d'endroits du rivage et à 1 mille au large, les baies brisent forts, notamment à la côte nord, sud ou est. Principalement composé de dunes sableux gris avec peu de terre [arable] et d'arbres, sauf à la côte méridionale où se trouve un peu de taillis dense et des arbres. On n'a pas observé des choses intéressantes comme, par exemple, des salines, du bois, des animaux ou des victuailles ; elle est entièrement aride et maigre de sorte qu'aucun des îles Caribes est aussi sobre comme celle-ci. En suivant le sondage de ces descripteurs qui sont débarqués, elle se situe à 17 degrés, 24 minutes. À partir de l'extrémité occidentale de Barbada jusqu'à l'extrémité occidentale [de S. Bartolome] il y a environ 6 milles.

Entre cette île et Montserrate le fond est entièrement plat avec un bon fond de sable à 10 brasses de profondeur. [Le texte barré est le même en marge plus haut pour Antigua ; voir f. 107v]

Anguilla

Anguilla est une île longue et se montre assez basse au niveau de la mer qui la divise au milieu. À l'extrémité occidentale se situent quatre îlots très plats, l'un un peu plus grand que l'autre. A la côte SE à ½ léguas¹¹⁷ elle a [encore] quatre îlots situés E et O l'un de l'autre. Entre ces îlots se trouve un banc sur un fond de 8 à 9 brasses d'eau.

Au milieu de cette île d'Anguilla il y a un lac d'eau de mer. L'île s'étend vers le SO quart O et NE quart E environ et se situe à 18 degrés,

116 Nous disposons de deux cartes maritimes de l'île de Saint-Martin dans les Archives nationales dont une est anonyme (NL_NaHa_4.VEL_1417) et l'autre attribuée à C. Sweers d'Enkhuizen (NL_NaHa_4.VEL_548) (Figure j). Cette dernière montre également la rade sur Saint Bartolomeo. En 1631, l'île de Saint-Martin est occupée par Claesen van Campen pour la Chambre d'Amsterdam de la WIC ; les Français y étaient déjà installés en 1629 sur la côte septentrionale, voir Brommer, *Het Caraïbisch gebied en de Wilde Kust*, 2011a, p. 104.

117 L'apparition des *léguas*, les lieues espagnols, témoigne très vraisemblablement de l'utilisation de routiers espagnols pour cette partie du texte. Globalement, cette partie « espagnole » est plus difficile à suivre au niveau des indications nautiques.

16 minutes. Entre Anguilla et S^t Martin il y a un fond sableux assez plat à 12 ou 13 brasses d'eau d'une côté à l'autre. [115r]

Sombrero

Sombrero n'est qu'un rocher long et étroit qui s'étend NO et SE. Sur sa côte au vent on peut voir s'élever l'eau comme des tours contre sa côte sous-le-vent.

Anegade

Anegade est une petite île noyée ayant à l'entour beaucoup de bas-fonds jusqu'à 2 léguas au large dont il faudra bien se méfier. À l'extrémité occidentale, il y a une plage blanche avec quelques arbres qui sont probablement des pins¹¹⁸.

Barbada

Barbada [Barbuda] se situe à 17 degrés 40 minutes au nord d'Antigua. Elle se dresse triangulaire et longue vue de loin mais ensuite plus courte. Elle est basse, plate et aride et il n'y a rien à y prendre. Sur la côte méridionale, il y a un fond plat en sorte qu'à 1 mille de la terre on sonde 9, 10, 11 et 12 brasses d'eau. À partir des pointes de l'île s'étendent de grands bancs [de sable]. On peut mouiller sur les dits fonds ; le fond y est sableux mais il n'est pas bon d'y ancrer à cause de la houle car on s'y trouve sans aucun abri juste à côté une plage.

Virginis

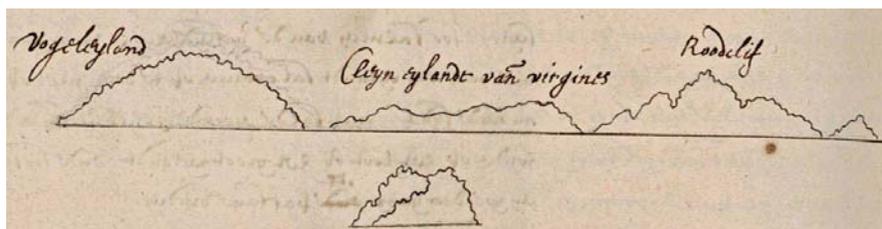
Les Virgines sont un tas d'îlots dont certains sont assez grands, pour la plupart très boisés et d'autres qui ne sont que de petits rochers nus [115v] qui se trouvent ensemble à l'est de Portorico, qui s'étendent le long du côté méridional vers E et S sur 6 milles puis sur 10 ou 9 milles vers ENE et dont la plus orientale est la plus grande et la plus élevée est pour cela appelée « Virg[i]ni gorda » [La grosse vierge]. Elle se situe *en marge* : environ 1½ mille à l'est le semis des Virgines] ayant Anguilla ONO et ESE et Saba NW 18 milles. C'est une île assez grande dont l'extrémité orientale est basse, le milieu plus haut et l'extrémité occidentale basse de sorte qu'elle paraît être constituée d'îles distinctes. Sur la côte orientale, il y a une anse avec un beau fond sableux où on peut mouiller dans 15 brasses d'eau et à l'abri de tous les vents à l'exception [du vent] du N et NE. Etant mouillé dans 15 brasses d'eau, on verra entre lui [navire] et la terre un récif et au NE de cette île il y a un petit îlot, et à l'intérieur dudit récif se trouve une source d'eau douce. ~~À environ ½ mille ouest de l'extrémité occidentale de la Virgini gorda on trouve la plus orientale des Virgines qui s'étendent sur 8 ou 9 milles jusqu'à la plus occidentale.~~

118 Rio (f. 13) note ici de plus : « Cependant, on peut passer sans péril entre Anegada et les Virgines. Il s'agit d'un fond égal de 8 à 9 brasses de profondeur. »

Les Virgines ont plusieurs bonnes passes dont la plus considérable est celle située à peu près en leur milieu et par laquelle Francis Drake est passé avec toute sa flotte, laquelle se reconnaît à quelques falaises blanches et des rochers qui se montrent comme des voiles de navire.

À 1 mille anglais à l'est de l'entrée de cette passe, à bâbord, se trouve une petite île plate située presque à son entrée. Puis, plus au nord, on verra un écueil morcelé et [116r] tout près duquel se trouve une belle baie de sable enfermée par la terre pour mouiller comme souhaité à toute profondeur et sur un bon fond. Si on veut traverser les Virginis pour aller à Portorico, on se dirigera de la dite rade vers le nord-ouest où se rencontrera une île ayant une passe de chaque côté. On choisira celle du nord et on fera voile en sondant le fond jusqu'à la grande île. De cette façon on aura un bon passage ou traversée.

À environ ½ mille à l'ouest dudit passage et à 1 mille dudit Virgines, se situe une petite île ronde que les Anglais appellent « l'Île des Oiseaux » parce qu'il y a là constamment beaucoup d'oiseaux dont on peut remplir tout un navire en seulement trois ou quatre heures. Après avoir dépassé cette île au nord et si l'on souhaite y mouiller avant de traverser les passes, il faudra se tenir près du rivage où se montre une petite île basse. Si l'on veut, on peut passer entre celle-là et les Virgines. Un peu plus loin vers l'ouest, on verra une île de falaises rouges comme étant des falaises brûlées. Quand on tient cette île à 1 mille anglais à l'ouest, on devra aller vers le N quart E vers une petite anse de sable, [située] entre deux montagnes, et on passera au dessus une série de bas-fonds qui se trouvent à la côté occidentale, et en entrant [dans l'anse], on trouvera un bon port qui s'étend vers le NNE. Il faut mettre l'une des pointes entre [116v] le S et S quart O et l'autre SSO et aller sur 6 ou 7 brasses d'eau sur un bon fond¹¹⁹. Il y a du bon ballast et de la bonne pêche à faire.



De la passe où traversée de François Drake jusqu'à la plus occidentale des Virgines il y a environ 2 milles¹²⁰.

119 Ici, Gerritsz utilise pour la première fois le verbe « rijden » pour aller ou naviguer. Il s'agit d'un emprunt à l'anglais « to ride » ce qui suggère que ce passage du manuscrit serait basé sur une source anglaise.

120 Les Anglais, notamment Sir Francis Drake, achetaient des esclaves africains sur la côte de Guinée pour les vendre aux Espagnols, après que le Traité de Tordesillas eut enlevé aux Espagnols le droit d'accès au continent africain. Les Anglais ont donc joué ce rôle d'intermédiaire, contribuant ainsi à mettre en place le commerce triangulaire. A partir des années 1580 les « privateers » ou corsaires anglais cabotaient les Caraïbes, voir Andrews, *Elizabethan Privateering*, 1964.

De la plus occidentale des Virgines jusqu'à l'île située près ou devant Porto Rico il n'y a pas plus de 6 milles de largeur.

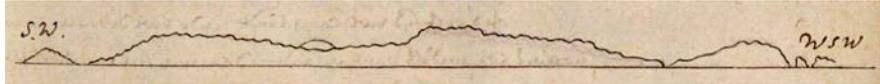
Aux environs du milieu du canal se trouve l'Ilha Cagada¹²¹ ; une falaise qui se montre toute blanche à cause du grand nombre de mouettes qui y séjournent. De loin, elle ressemble à un navire « sous voile ».

En traversant ce passage, on laisse cette Cagada à bâbord et l'Ilha Verde à tribord¹²². Près d'Ilha Verde, à ½ mille de la plus occidentale des Virgines, se trouve encore un autre écueil d'où s'étend un peu un bas-fond rocheux. [117r]

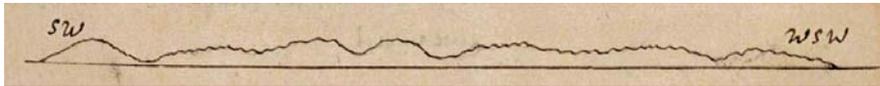
On peut bien mouiller derrière les Virgines occidentales où se trouvent plusieurs baies, en les passant, on a déjà un bon fond de 10 à 12 brasses d'eau.

Si l'on doit aller à Porto Rico ou à la côte septentrionale de la terre, quand on sortira dudit port qui se trouve à 1 mille anglais à l'est de l'île à la falaise rouge, on verra l'Ilho Verde lequel est l'île la plus occidentale des Virgines. On entrera dans la meilleure passe entre celle-là et Cagada et puis on ouvrira la passe. Pendant la traversée, la course est NO et elle a 5 léguas de largeur.

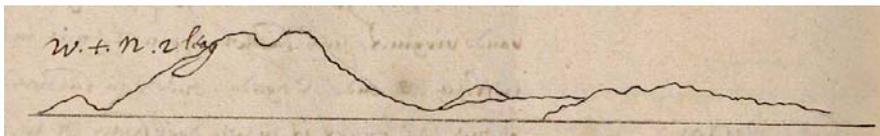
La terre à la côte occidentale de la passe se trouve à 3 léguas de là.



Quand on arrive aux environs de la passe, on verra à son SO, une île laquelle se montrera ainsi quand l'une des pointes est SO et l'autre OSO et se trouve à 5 léguas :



La dite terre est une île située sur la côte méridionale de [117v] l'extrémité orientale de Portorico, ayant vers l'extrémité orientale une terre basse avec une baie profonde dans laquelle on verra beaucoup de baies sableuses¹²³. L'île a 7 ou 8 milles de longueur. On peut, si l'on veut, s'approcher près du rivage car il n'y pas de péril. À l'extrémité occidentale de cette île se trouve une haute pointe qui se dresse à 2 léguas O quart N comme ci-dessous. En doublant cette pointe, après à peine deux milles anglais, se trouve une autre pointe et, tout près en-dessous, la terre se divise comme s'il y avait l'entrée d'un port.



121 Vraisemblablement Sail Rock.

122 Vraisemblablement Savannah Island.

123 Très vraisemblablement Vieques.

Santa Cruz

St Cruz est une île située à 10 léguas anglaises au sud des Virgines et s'étend principalement E et O ; [elle n'est] pas très haute, [et] très vallonnée. Sur la côte orientale, il y a beaucoup de terres basses et beaucoup de bancs jusqu'au milieu de la terre desquels il faudra se méfier. Vers l'ouest la terre est haute et se montre comme il s'agissait d'îles séparées.

À l'extrémité occidentale il y a une rade sur un bon fond sableux. Il y a peu de fond sur la côte méridionale autant que sur la côte septentrionale. En allant jusqu'à la pointe, il vaudra mieux rester au large que de s'approcher de l'île car [le fond] y est déjà très mauvais¹²⁴.

[118r]

	Jacob R Swart 1627
De la pointe NO de Barbada ...	à 13 25 L[atitude] N et 334 28 Longitude
L'extrémité occidentale de St Vincent ...	à 13 13 L N et
L'extrémité méridionale de Santa Lucia ...	à 13 39 L N et 332 47 L
La baie de Matalino ...	à 14 19 L N et 332 55 L
Dominicus côte occidentale...	à 15 11 L N et 332 45 L
Guadalupo ...	à 15 42 L N et 332 31 L
Marigalante ...	à 15 39 L N et 332 55 L
La Deseada ...	à 15 52 L N et 334 4 L
Barbada ...	à 17 4 L N et 333 46 L
St Chrisstofel	
St Martins côté septentrionale...	à 18 7 L N
S ^t Bartolemeo ...	à 17 29 L N

Jan Arianss aux Indes occidentales avec [le navire] « Verlanges » 1604 avec Paul[u]s van Caerden¹²⁵

Dominica au milieu ...	à 15 10 L N
À la rade de l'extrémité septentrionale ...	à 15 25 L N

[118v] blanco

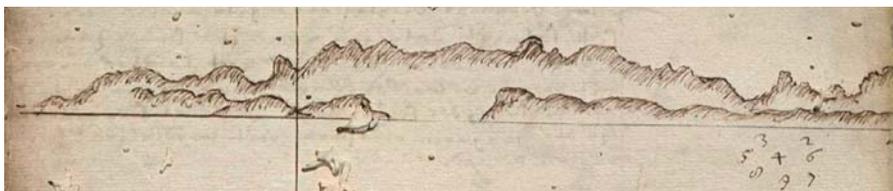
124 Rio (f. 15r) note ici de plus : « Quand on part de là en allant vers l'ouest nord ouest, on arrivera à Guadanilla sur la côte de Puerto Rico. »

125. Récemment, Bea Brommer (comm. pers. 2015) a retrouvé le journal du secrétaire de Van Caerden concernant le voyage au Brésil et Les Petites Antilles (1603-1605). Cependant, ce voyage est également connu par le récit de voyage d'un allemand embarqué en la flotte de Van Caerden et publié dans l'Appendice XII, intitulée 'De expeditie naar het Westen onder Paulus van Caerden', du *Journal van de reis naar Zuid-Amerika door Hendrik Ottsen 1598-1601*, *Werken van de Linschoten Vereniging* 16, J.W. IJzerman (éd), Den Haag: Martinus Nijhoff, 1918, pp. 167-215. On retrouve dans ce récit le nom du navire Verlangier ou Samson de Hoorn sous le commandement du capitaine Beets (ibid. p. 192). Jan Ariens est vraisemblablement Johan Adriansz Cant d'Amsterdam (ibidem). Voir aussi note 35.

ANNEXES



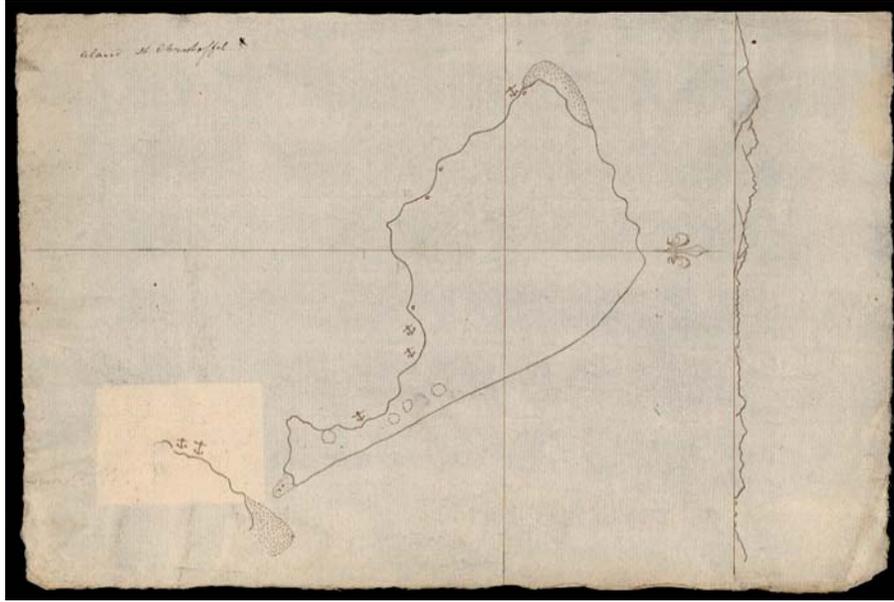
e. Carte manuscrite attribuée à J. Gijsz de la baie de Martinique, c.1627 (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_570). Il s'agit certainement de la baie de Fort-de-France



f. Dessin de la côte sous-le-vent de la Basse-Terre septentrionale, Guadeloupe, c. 1629 (Biblioteca Nacional do Brasil, Rio de Janeiro, 040324_f. 9v). Ce dessin va avec le dessin suivant (figure f) au niveau de la croix en montrant toute la côte



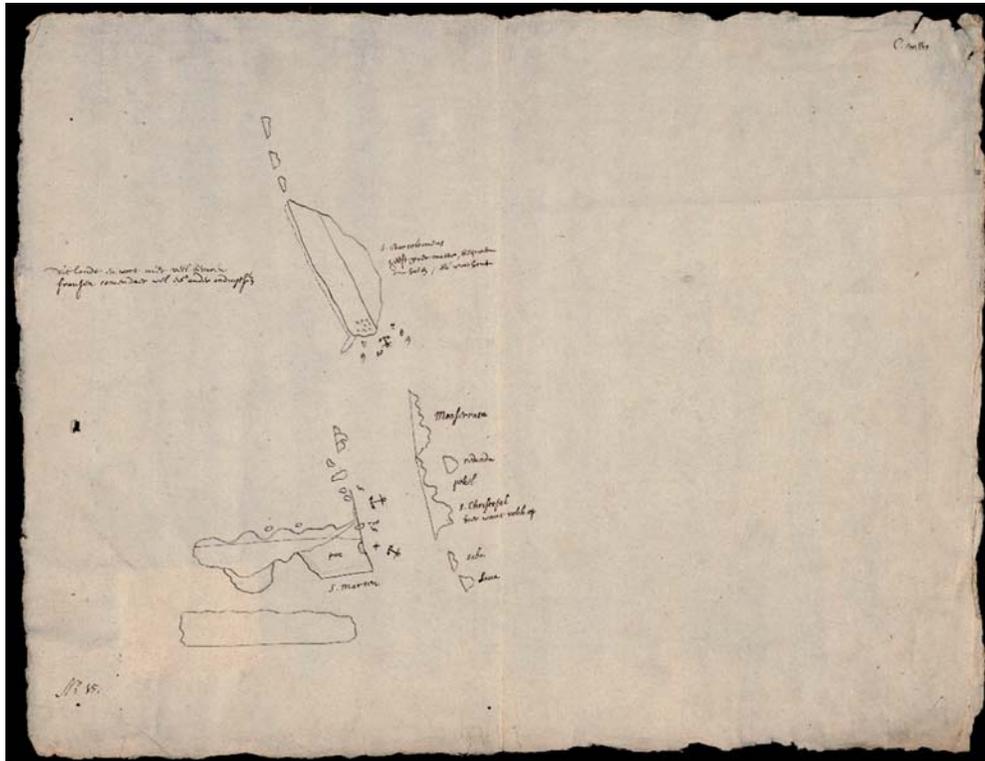
g. Dessin de la côte sous-le-vent de la Basse Terre méridionale, Guadeloupe, c. 1629 (Biblioteca Nacional do Brasil, Rio de Janeiro, 040324_f. 10r). On remarque les quatre maisons situées probablement sur le Houëlmont ainsi que les rades de Basse-Terre, Baillif et Malendure



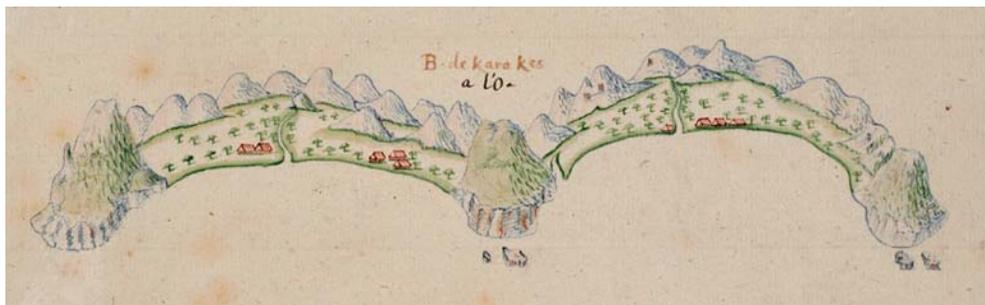
h. Carte manuscrite de Saint Christophe attribuée à J. Gijsz, c. 1627
(Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_568r)



i. Détail de Saint Christophe par H. Gerritsz, 1631
(*Pascaert van de Caribes Eylanden*, Bibliothèque nationale de France,
Paris, CPL_GE_C-9070)



j. Carte manuscrite de Saba et Saint Martin attribuée à C. Sweers d'Enkhuizen, c. 1627 (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_548)



k. Carte manuscrite de la baie de « Karakas », Saint Vincent, c. 1625 (Jesse de Forest/Jean Mousnier de la Montagne, British Library, Londres, Sloane 179b_f. 32)

LISTE DES FIGURES

- a. Folio d'ouverture de la troisième partie du routier de H. Gerritsz « de La Haye » (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_X_f. 85r)
- b. Détail des Petites Antilles par H. Gerritsz, c. 1630 (*De Eylanden ende Vastelanden van Westindien op de Noordzee*, Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_539)
- c. Détail des Petites Antilles par H. Gerritsz, 1631 (*Pascaert van de Caribes Eylanden*, Bibliothèque nationale de France, Paris, CPL_GE_C-9070)
- d. Détail des Petites Antilles par H. Gerritsz, 1625 (dans J. de Laet, *Nieuwe Wereldt*, 1625, avant page 1)
- e. Carte manuscrite attribuée à J. Gijsz de la baie de Martinique, c.1627 (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_570). Il s'agit certainement de la baie de Fort-de-France
- f. Dessin de la côte sous-le-vent de la Basse-Terre septentrionale, Guadeloupe, c. 1629 (Biblioteca Nacional do Brasil, Rio de Janeiro, 040324_f. 9v). Ce dessin va avec le dessin suivant (figure f) au niveau de la croix en montrant toute la côte
- g. Dessin de la côte sous-le-vent de la Basse Terre méridionale, Guadeloupe, c. 1629 (Biblioteca Nacional do Brasil, Rio de Janeiro, 040324_f. 10r). On remarque les quatre maisons situées probablement sur la Houëlmont ainsi que les rades de Basse-Terre, Baillif et Malendure
- h. Carte manuscrite de Saint Christophe attribuée à J. Gijsz, c. 1627 (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_568r)
- i. Détail de Saint Christophe par H. Gerritsz, 1631 (*Pascaert van de Caribes Eylanden*, Bibliothèque nationale de France, Paris, CPL_GE_C-9070)
- j. Carte manuscrite de Saba et Saint Martin attribuée à C. Sweers d'Enkhuizen, c. 1627 (Nationaal Archief, Den Haag, 4.VEL_548)
- k. Carte manuscrite de la baie de « Karakas », Saint Vincent, c. 1625 (Jesse de Forest/Jean Mousnier de la Montagne, British Library, Londres, Sloane 179b_f. 32)